

Directrice de la publication

Anita Izcovich

Responsable éditoriale

Nadine Naïtali

Comité éditorial

Françoise Babeanu

Roseline Dantan

Olivia Dauverchain

Francis Dombret

Jacques Gayard

Stéphanie Le Blan

Anne Meunier

Thérèse Thévenard

Maquette

Jérôme Laffay

Mise en pages

Isabelle Calas



sommaire du n° 48, janvier 2010

5 Patricia Zarowsky : Introduction

Séminaire École 2008-2009 :

L'acte analytique, le contrôle et la formation de l'analyste

11 Anita Izcovich : Faire ses preuves

21 Bernard Nominé : Contrôle de l'acte ?

29 Martine Menès : À quel prix ?

38 Marc Strauss : La responsabilité du psychanalyste

RIP : Réseau institution et psychanalyse

47 Jean-Pierre Drapier : Réseau et communauté

49 Manuelle Krings : Ce que la psychose nous empêche d'oublier

61 Serge Bruckmann : Psychanalyse et psychothérapie institutionnelle
(de secteur) en 2007 ?

Travaux des cartels

75 Philippe Bardon : La débilite comme position subjective

Autres textes

89 Luis Izcovich : L'adolescence et le réel

98 François Terral : À propos du « camp de concentration généralisé »

Patricia Zarowsky

Introduction

Ce premier numéro de l'année 2010 témoigne de la richesse et de la dynamique de travail qui existent dans l'École, et nous ne pouvons que nous en réjouir.

En tête de ce numéro, nous lisons les dernières interventions qui ont été prononcées dans le cadre du séminaire École 2008-2009 sur le thème crucial pour nous psychanalystes confirmés ou en formation : « L'acte analytique, le contrôle et la formation de l'analyste ».

Chaque intervention est singulière mais tient sa cohérence des contributions des collègues précédents et, comme le soulignent Bernard Nominé et Martine Menès, les contributions de chacun permettent de faire avancer le travail d'École. Nous voyons que dans le contrôle il ne s'agit pas de transmission d'un savoir ni d'un savoir faire mais que ce qui est en question est un *savoir-y-être*, nous dit Bernard Nominé. *In fine*, c'est le désir de l'analyste qui est en question dans le contrôle.

Anita Izcovich nous fait part de ce que pour le contrôlant il s'agit de « faire preuve au sens de témoigner de son expérience » de ce « qu'une opération analytique a été faite », la question en jeu étant celle de « s'autoriser de son acte ». L'auteur parcourt les différents points de butée auxquels le contrôlant peut se trouver confronté dans sa pratique et interroge ce qu'on attend d'un contrôle tant du côté du contrôlant que du côté du contrôleur.

Bernard Nominé interroge le contrôle dans la mesure où « l'acte analytique échappe par définition au contrôle de celui qui s'en fait l'agent ». Il ne s'agit pas d'évaluer le contrôlant mais de le « décentrer » afin qu'il se maintienne à la bonne place dans la cure. Il s'agit de viser le désir de l'analyste. « Le contrôleur serait, plus que tout autre, supposé montrer la voie quant à la place que peut occuper

le psychanalyste, savoir s'y mettre là où personne ne se sait être et donner chance à l'analysant de se savoir un peu plus y être... » *Savoir-y-être* qui rejoint la question de la passe.

Martine Menès part aussi du constat que dans un contrôle ce qui se contrôle « n'est pas l'acte de l'analyste mais du désir de l'analyste en acte ». Mais « comment peut s'évaluer le contrôle d'une pratique qui porte sur une pratique "sans valeur", spécificité de la psychanalyse ? », interroge l'auteur. Le contrôle est payant non seulement pour le contrôlant mais aussi pour la communauté d'École en devenant « une pratique de la théorie », dit-elle, citant Michel Silvestre, « où la parole de l'analysant, tiers présent en son absence même, peut se constituer comme productrice de théorie ».

Le contrôle est-il ou non une aide pour le contrôlant au calcul de la stratégie de la cure ? C'est la question que pose Marc Strauss. L'auteur pointe que ce que le contrôlant attend : savoir ou savoir y faire, n'est pas ce que le contrôleur peut indiquer. S'agit-il de faire saisir au contrôlant qui ne demande pas cela l'incalculable de l'acte, le point où toute stratégie défaille, là où la réponse manque ? L'action du contrôleur serait de déplacer le contrôlant dans sa relation à l'analysant pour que le transfert ne fasse pas obstacle à l'avancée de la cure en lui indiquant « sur le tableau qui bouche la vue, la place d'un trou ».

Jean-Pierre Drapier, responsable du Réseau institution et psychanalyse, nous invite à penser en réseau le travail en institution avec des sujets psychotiques à la lumière des dernières élaborations de Colette Soler sur l'inconscient réel.

Nous lisons deux textes porteurs d'espoir pour tous ceux qui pensent que le psychanalyste ne peut plus travailler en institution.

Manuelle Krings témoigne de son travail auprès de patients psychotiques adultes à partir des dernières avancées théoriques de Lacan sur la psychose. L'auteur répond à la question posée dans son titre « Ce que la psychose nous empêche d'oublier » en faisant une analyse intéressante du rapport du sujet schizophrène à la « palabre » pour conclure que « nous n'avons rien à comprendre à sa manière d'être au monde mais qu'en prêtant notre présence, un lien se nouera peut-être même s'il reste précaire ».

Serge Bruckmann nous montre à partir de deux cas cliniques comment « la praxis analytique et les concepts lacaniens enrichissent l'analyse institutionnelle » et nous fait part de son expérience sur les modalités de travail possible dans une institution se référant à la psychothérapie institutionnelle.

Dans la rubrique « Travaux des cartels », Philippe Bardon questionne la débilité comme position subjective en se référant aux thèses de Maud Mannoni, de Lacan et de Colette Soler. En partant du « rapport du sujet au savoir », l'auteur fait une distinction diagnostique entre sujet psychotique et sujet débile.

Luis Izcovich, dans un texte qui aborde la spécificité de la psychanalyse avec les adolescents, développe la thèse d'un réel propre à l'adolescence, distinct de celui de l'enfant. L'auteur fait l'hypothèse qu'à partir de la rencontre avec l'autre sexe « l'adolescence désigne le temps entre l'affaire et l'évènement ».

François Terral dans un séminaire d'École à Toulouse reprend et analyse l'affirmation de Lacan selon laquelle « le refus de la ségrégation est naturellement au principe du camp de concentration ». L'émergence du camp de concentration ainsi que les procès de ségrégation sont, nous dit Lacan, conséquence et effets du discours de la science. Pour Lacan, le camp de concentration est « une fonction » qui « apparaît du refus de la ségrégation » comme « une forme de traitement de la ségrégation ». Entre Charybde et Scylla, quelle réponse peut apporter alors la psychanalyse ? « C'est aussi là, nous dit l'auteur, que le désir du psychanalyste peut dans le transfert venir soutenir une limite faite au discours de la science et par son acte *saboter encore ses noires intentions*. »

Mais après avoir fini de lire toutes ces interventions très intéressantes, vous allez sans doute ressentir un manque ! Eh oui ! Pas de « Nouvelles de l'"immonde" ». Claude Léger nous l'avait déjà annoncé dans le *Mensuel* de novembre. Mais peut-être est-il en train de nous préparer une surprise pour 2010 ?

Tous mes meilleurs vœux pour cette nouvelle année.

Séminaire École 2008-2009

L'acte analytique, le contrôle
et la formation de l'analyste

Anita Izcovich

Faire ses preuves *

Je voulais vous parler du contrôle ce soir et pour cela j'ai pris l'expression « faire ses preuves », que Lacan a utilisée notamment à propos de l'AME, l'analyste membre de l'École, constitué par le fait que l'École le reconnaît comme psychanalyste ayant fait ses preuves. On comprendra qu'il s'agit des preuves de sa formation analytique, d'où l'importance du contrôle, entre autres, pour arriver à faire les preuves de sa formation. Et c'est vrai qu'il y avait la pratique, à l'EPF, que les contrôleurs adressent, chaque année, à la commission d'admission chargée de nommer les AME, les noms des collègues qu'ils proposaient. Nous-mêmes dans notre École procédons parfois ainsi, même si ce n'est pas systématique.

Je poserai alors une première question : pourquoi utiliser le terme de preuve ?

On peut dire qu'il s'agit déjà de faire preuve au sens de témoigner de son expérience. Il me semble que faire ses preuves, dans la psychanalyse, est bien à prendre dans le sens de faire la preuve d'une opération. Ce n'est pas la preuve par neuf, mais c'est la preuve qu'une opération analytique a été faite. Et je pense que ce « faire ses preuves » de l'opération analytique s'applique à plusieurs niveaux.

La preuve à l'entrée

Prenons déjà un premier niveau qui est celui de l'entrée dans les Forums et l'École.

Ce serait faire les preuves de quoi, d'ailleurs, quand on demande son entrée aux Forums ? Déjà là, il me semble qu'on a à faire ses preuves d'une opération à la psychanalyse, de comment on est fait d'un transfert à la psychanalyse, même s'il s'agit d'un

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 19 mars 2009.

transfert en cours et le plus souvent soutenu par son analyste. Ce serait faire ses preuves qu'on est allé suffisamment loin dans le transfert de travail à l'intérieur de la communauté analytique. Car la question est : pourquoi le choix des Forums ?

Concernant l'entrée à l'École, est-ce qu'on peut dire que ce serait faire ses preuves qu'on est allé suffisamment loin dans son expérience analytique au point d'être concerné par la formation analytique ? J'ajouterai que c'est ce « suffisamment » qui vaut pour preuve de convaincre l'autre : il s'agit de donner une mesure juste de son rapport à la psychanalyse. D'ailleurs, je trouve que ce qui caractérise notre mode d'entrée, c'est l'écart, la mise en tension qu'il y a entre les Forums d'une part et l'École d'autre part.

Et ce qui est intéressant, c'est que parfois un membre qui demande son entrée aux Forums formule de lui-même les conditions qu'il devra requérir plus tard pour être membre d'École : l'École, il y pense, mais ce n'est pas le moment parce qu'il lui manque encore des points d'expérience, il lui manque d'aller plus loin dans son analyse, par exemple, ou encore de faire un contrôle. On reconnaîtra le titre qu'on avait donné à notre journée sur la passe il y a quelques années : « La passe, j'y pense mais... ». Je l'avais trouvé très juste, ce titre, et c'est le « je... mais » qui permet, dans l'après-coup, de faire le saut. On voit déjà là, rien que dans l'acte de demander une entrée, la structure d'après-coup de l'acte.

On peut percevoir la dimension d'une prise de mesure de l'espace à franchir entre deux points, celui où est le sujet et celui vers lequel il tend, jusqu'au moment où un jour la hâte lui permet de faire le pas, de franchir le passage. Je me disais donc que la dimension de franchissement est en jeu à chaque bout de la chaîne de notre École, à des degrés différents, que ce soit pour devenir membre des Forums d'une part, de l'École d'autre part, mais aussi pour être désigné AME ou être nommé AE.

La preuve par l'objet a

Il y a donc celui qui a fait ses preuves de sa formation analytique pour être analyste membre de l'École, l'AME, et il y a aussi l'analyste de l'École, l'AE, qui a fait ses preuves du passage de l'analysant à l'analyste, ses preuves que dans son expérience analytique il

a fait l'opération de ce passage. Il s'agit d'un « faire » la preuve de l'expérience avec l'objet *a*, l'objet *a* qui vaut pour preuve qu'il y a eu ce passage. C'est un « faire » dans le sens où le psychanalyste est fait de cette opération qui le fait devenir semblant d'objet. Alors bien sûr, ce n'est pas la preuve de l'ordalie, la preuve de l'inscription du jugement de Dieu dans le corps, la preuve de la présence de l'Autre. C'est au contraire la preuve, dans la matérialité de l'expérience analytique, qu'on a été traversé par l'objet qui implique qu'il n'y a pas d'Autre. Donc ça, ça concerne l'AE.

La preuve dans le contrôle

Venons-en à la question du contrôle : il s'agirait de faire ses preuves du devenir analyste, ou qu'on est, en tant qu'analyste, objet cause du désir de son analysant : c'est ce qui est en jeu dans un contrôle, dans un contrôle suffisamment avancé. C'est qu'on est fait de cet objet-là, qu'on est fait de ce bois-là comme on dit, et c'est ça finalement la preuve.

On remarquera que dans le contrôle il y a aussi une tension entre deux points qui sont d'une part de s'autoriser de soi-même comme analyste, dans un devenir analyste, et d'autre part que l'École assure un contrôle qui relève de sa formation. C'est paradoxal, après tout, de s'autoriser de soi-même et de demander une garantie de l'autre. Mais on sent bien qu'il y a là un point éthique : on s'autorise de soi-même par rapport à sa propre expérience analytique, et là-dessus il n'y a que soi-même dans son analyse qui peut en juger, mais il n'empêche qu'une garantie est nécessaire et qu'elle se situe à l'endroit d'un contrôleur qu'on choisit soi-même dans une communauté analytique, dans une École. Et c'est une tâche de l'École d'assurer le contrôle des psychanalystes en formation.

Alors il est vrai qu'il y a plusieurs types de contrôles, suivant les différents niveaux d'avancée du contrôlant dans son analyse ou dans sa pratique. La formulation de Lacan, relative au contrôle, dans la « Note adjointe à l'Acte de fondation », est que l'École « assurera les contrôles qui conviennent à la situation de chacun ¹ ». Je me propose donc d'explicitier quelles peuvent être les différentes fonctions du contrôle pour chacun.

1. J. Lacan, « Note adjointe à l'Acte de fondation », dans *Autre écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 235.

Les différentes fonctions du contrôle

Je dirais qu'il y a, au début d'un contrôle, chez certains, une nécessité d'inscrire sa pratique au lieu de l'Autre, de la faire reconnaître. C'est aussi n'être pas tout seul, se sentir soutenu. Une des fonctions primordiales du contrôle est que le contrôlant puisse supporter le réel, supporter le transfert qui sont en jeu dans le travail analytique qu'il mène avec son analysant. Le contrôleur a donc la fonction d'inscrire ça, d'en prendre acte, tout en présentifiant qu'il n'y a pas de totale garantie de l'Autre, parce qu'il n'y a précisément pas d'Autre. Il y a une façon de manier cela dans le contrôle, dans le sens qu'il n'y a pas d'acte de l'acte. Donc il s'agit là de garantir la protection de l'analysant qui est contrôlé, de le protéger d'un analyste qui est le contrôlant.

L'autre point est celui de la boussole, de l'orientation à avoir, et pour le contrôleur, je pense que d'emblée c'est ce qui l'occupe, comment orienter dans le repérage de la structure, puisque après c'est la direction de la cure qui en découle. C'est capital, puisqu'on ne dirige pas de la même manière la cure d'un sujet psychotique et celle d'un névrosé.

Un point important aussi, c'est comment amener le contrôlant à entendre le « ça parle » venant de l'inconscient du sujet qu'il contrôle. Parce que dans les débuts d'un contrôle on entend parfois plus le discours de celui qui contrôle son cas que celui du cas qu'il contrôle, le discours de son moi qui cache le discours inconscient du cas qui est contrôlé. Lacan évoque les résistances propres au discours qui est une « opération de bibelotage assez commode ² », dans le séminaire *L'Acte psychanalytique*. Je trouve cela assez juste dans le sens où il peut y avoir parfois un premier discours, chez le contrôlant, qui serait une manière, pourrait-on dire, de placer des bibelots, des babioles, de dire des futilités, sur le cas qu'il contrôle. Mais c'est bien pour éviter de se prendre sa propre horreur de savoir de plein fouet. Alors évidemment, entendre le « ça parle » de son analysant, ça touche à sa propre horreur de savoir. C'est donc quelque chose que le contrôlant va élaborer dans sa propre analyse par ailleurs.

Je ferai remarquer que ce qui me frappe toujours, c'est comment le contrôle fait apparaître des points non aperçus jusqu'alors

2. J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, 1967-1968, séminaire inédit, leçon du 6 décembre 1967.

chez le contrôlant et comment ils sont aussi repris et élaborés dans sa propre analyse. C'est patent quand la personne est en analyse et en contrôle chez le même analyste, je trouve qu'on perçoit bien là comment les éléments du contrôle font appel à des éléments inconscients. Et dans le cas où le contrôlant a un analyste qui n'est pas le contrôleur, on s'aperçoit qu'il met au travail les points rencontrés dans le contrôle dans sa propre analyse. D'ailleurs, c'était mon cas quand j'étais en contrôle : mon contrôleur n'était pas mon analyste, et j'ai élaboré dans mon analyse puis articulé dans ma passe ensuite des éléments mis au jour dans mon contrôle et repris dans mon analyse.

L'acte analytique

Dans le séminaire *L'Acte psychanalytique*, Lacan parle de mettre l'analysant « au banc d'un faire ³ », et c'est là qu'il note la différence entre l'acte et le faire. Citons-le : « Appelez-le comme vous voudrez, poésie ou manège, il [l'analysant] fait ; et il est bien clair que justement une part de l'indication de la technique analytique consiste dans un certain laisser-faire [...] ⁴. » Lacan précise encore : « Il y a une répartition du faire et de l'acte essentiel au statut de l'acte lui-même. La tâche analysante s'inscrit à l'intérieur de cet acte ⁵. » C'est donc un des aspects du contrôle : comment le contrôlant met son analysant à la tâche analysante qui est le « faire avec son inconscient ». Le contrôle amène alors le contrôlant à faire cet acte de mettre son analysant à la tâche analysante. Donc là, on est du côté de l'acte de poser l'inconscient.

Ce qui est donc en jeu dans le contrôle, c'est la question de s'autoriser de son acte, ou de s'autoriser de la position qu'on occupe, entre d'une part occuper trop de place et ne pas laisser son analysant faire avec son inconscient, et d'autre part occuper trop peu de place. Il y a une position à trouver entre s'effacer pour laisser parler l'inconscient de son analysant et prendre place pour l'acte analytique. Cela me faisait penser à la remarque que Lacan fait dans *L'Acte psychanalytique* sur la question de l'analyste « tapi » – il évoquait bien sûr les analystes de l'IPA : « Il y a dans la position du psychanalyste,

3. *Ibid.*, leçon du 29 novembre 1967.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, leçon du 6 décembre 1967.

et par fonction [...] quelque chose de tapi [...]. Il y a une certaine façon pour le psychanalyste de se centrer, de savourer quelque chose qui se consomme dans cette position de tapi. Ils appellent ça comme ils peuvent, ils appellent ça écoute, ils appellent ça la clinique, vous ne savez pas tous les mots opaques qu'on peut trouver à cette occasion [...], ce qui est tout à fait spécifique de cette saveur d'une expérience [...] pas accessible à aucune manipulation logique, [...] cette jouissance solitaire, cette délectation morose [...] ⁶. »

C'est là qu'on voit la différence entre la soi-disant neutralité bienveillante et l'acte analytique, où l'analyste a à inscrire un acte dans une manipulation logique. Parfois, on peut saisir ce point dans certains cas de contrôle où le contrôlant a une position de neutralité telle qu'il se situe dans une position de sujet divisé, et c'est l'analysant qui occupe la position d'objet. Il y a alors une sorte d'inversion du dispositif, ce qui se traduit par l'angoisse de l'analyste en contrôle. Le contrôle permet dans ces cas-là de rectifier cette inversion pour rétablir le discours analytique.

L'acte dans le contrôle

Je m'interrogerai maintenant plus précisément sur ce qui caractérise l'acte dans le contrôle.

Il y a plusieurs formulations de Lacan : déjà quand il dit que l'acte met l'analyste dans un porte-à-faux radical, ou que la dimension commune de l'acte c'est de ne pas comporter dans son instant la présence du sujet. Je dirai que c'est un but du contrôle, d'amener le contrôlant à être absent à son acte. Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », Lacan évoque l'analyste dépassé par son acte : en effet, s'il est dépassé, c'est qu'il n'est pas tout entier dans son acte. Alors que s'il dépasse son acte, ça veut dire qu'il est trop présent dans son acte, et c'est là qu'il fixe son analysant dans son symptôme.

Ce qui permet encore de préciser ce point d'absence dans l'acte, c'est de le prendre sur le versant de l'intention, comme formulé dans le séminaire *L'Acte psychanalytique* : même quand un acte se donne un bon point quant à l'intention, il se pose la question d'une autre vérité que celle de cette intention. La question du paradoxe de

6. *Ibid.*

l'acte se saisit bien quand Lacan dit que dans l'acte, il n'y a rien de si réussi que le ratage. Il fait tout un développement sur le rapport entre l'acte et l'acte manqué, le fait de perdre le fil.

Donc dans ces références on perçoit comment la question de l'acte dans le contrôle est paradoxale : le contrôlant vient parler de sa présence dans son acte, comment il l'a institué, de quel fil il s'est saisi, et le contrôle va tendre du côté de ce qui fait l'acte lui-même, c'est-à-dire du côté d'être absent à son acte, d'être dépassé par son acte, de perdre le fil. Finalement, le contrôle, ce serait permettre au contrôlant de se rendre absent dans la présence de son acte, attraper un fil qui est de le perdre, il me semble qu'on est toujours dans cet écart, sur ce bord, dans un contrôle. C'est en ce sens que le contrôle ne peut assurer une garantie totalisante de l'acte.

Quand celui qui contrôle rend compte de son acte, le contrôleur va toujours référer cet acte à un effet à venir : qu'est-ce que l'acte a produit. Il y a quelque chose à vérifier et l'effet de l'acte, on ne peut jamais l'anticiper ou le prévoir. C'est ça qui introduit la dimension qu'il n'y a pas d'acte de l'acte. Autrement dit, quand le contrôleur approuve l'acte du contrôlant, c'est sous la forme d'un « c'est ça, tu as fait ça », impliquant un « et donc, et alors... », un au-delà de l'acte qui demande à être vérifié. Là aussi il y a un écart, un entre-deux, un passage de l'acte à l'après-coup, une vérification de l'acte.

Cela rejoint ce que Lacan disait de la position de l'analyste « qui ne se détermine de rien que d'un acte, et qui ne peut pour lui s'enregistrer d'effet que de fruit d'acte ⁷ », au sens de « fruition ». Je pense qu'il faut prendre « fruit d'acte » ou « fruition » au sens d'effet, de produit, de conséquence de l'acte.

Et cette expérience de l'acte comme « fruition » démontre bien qu'on n'est pas dans la totalisation du savoir. C'est ce qui me permet de déboucher sur un autre point, celui que je remarque souvent dans le contrôle : il y a une invention concernant l'acte propre à chaque contrôlant et la singularité des cas qu'il amène en contrôle ; à chaque fois, on perçoit comment il y met sa trouvaille à vérifier ensuite dans les effets. Ça touche les dits particuliers, le pas tout.

7. *Ibid.*, leçon du 29 novembre 1967.

Alors, il faut bien le dire, il y a dans l'acte quelque chose d'insupportable, d'intenable. On sent bien comment parfois le contrôle inscrit cette dimension d'insupportable et fait qu'elle soit supportée, traversée.

Donc le contrôle, dans ce sens, il permet quoi ? Il permet de cerner le réel en jeu dans l'analyse que mène le contrôlant. Quel point de réel a été touché, cerné, qui s'aborde par l'effet de sens et son au-delà. Le contrôle prend acte de l'acte, mais toujours en visant une faille, une perte, le trou, un impossible.

L'analyste comme semblant d'objet

Le dernier point que j'interrogerai est comment le contrôlant approche la question de l'analyste comme semblant d'objet. Cela ne s'aborde pas toujours, ça dépend de la position du contrôlant, quelquefois il en est loin. Mais quand le point est mis en jeu dans le contrôle, il permet au contrôlant de saisir comment il est cause du désir dans la construction du fantasme de son analysant. On peut le dire aussi dans le sens de supporter le transfert, de faire saisir comment l'objet *a* joue le rôle de ce qui vient à la place du partenaire manquant. J'étais frappée, dans des exposés des soirées précédentes de notre séminaire École, par la façon qu'avait Lacan d'introduire le semblant d'objet dans ses contrôles. Ça avait valeur d'interprétation d'ailleurs, dans le sens où ça portait sur la cause du désir qu'elle révèle, cette cause que l'analyste incarne comme objet *a*. Et quand l'analyste met l'objet *a* à la place du semblant, il interroge du coup ce qu'il en est de la soi-disant vérité comme du savoir, ça permet d'aller au-delà de ce qui se voudrait comme vérité.

D'ailleurs, il me semble que ça correspond à la deuxième étape du contrôle de Lacan, la première étant celle d'approuver tout le temps le contrôlant, quand il est pris dans sa dimension de « rhinocéros » qui a toujours raison, comme ça a été dit dans les soirées précédentes. Le deuxième temps concerne donc pour Lacan à « jouer de cette équivoque qui pourrait libérer du sinthome ». Donc là, on est bien dans la question du non-sens au-delà du sens qui n'est que du semblant, du sens qui indique la direction vers laquelle il échoue.

C'est ce qui montre bien que dans un contrôle, il n'y a pas plus d'acte de l'acte qu'il n'y a d'Autre de l'Autre.

À la fin

Cela nous amène à concevoir que pour garantir l'acte du psychanalyste, comme le dit Lacan dans le « Discours à l'EFP », « un contrôle pourrait sembler n'être pas de trop, même s'il en faut plus pour dicter la proposition ⁸ ». S'il n'empêche qu'un contrôle n'est tout de même pas de trop, la formulation « il en faut plus pour dicter la proposition ⁹ » concerne la passe. Et on perçoit bien comment les différents points qui sont en jeu dans un contrôle sont aussi en jeu dans la passe. Que ce soit le désir de l'analyste sous la forme de se faire cause du désir, le rapport à l'horreur de savoir, à la chute du sujet supposé savoir.

C'est finalement une autre dimension de faire ses preuves, de faire la preuve de la réalisation de l'opération vérité, qui fait réaliser, pour l'analysant devenu analyste, la place de là où c'était, du je ne suis pas, qui se retrouve dans cet objet *a*. L'opération de l'acte analytique réduit le sujet à la fonction de l'objet *a*. Et c'est cet objet *a* qui est perdu et qui est du même coup cause du désir qui est au principe de l'acte analytique, c'est au fond ce reste de la chose chue qui s'appelle l'objet *a*. C'est pour cela que Lacan dit que commencer d'être psychanalyste ça commence à la fin d'une psychanalyse. C'est bien là finalement, dans la passe, que réside le point que l'analyste est absent dans son acte, il le vérifie dans le passage de l'analysant à l'analyste.

Après avoir évoqué le désir de l'analyste à la fin d'une analyse, je me demanderai à quoi peut correspondre la fin d'un contrôle. Je livrerai très rapidement un point de mon expérience personnelle. Ce qui me frappait dans mon contrôle à l'époque, c'était comment il faisait apparaître dans mon premier point de vue un deuxième point que je n'avais pas aperçu. C'est tout le principe d'un contrôle d'ailleurs. Et j'avais formulé, dans mon analyse, que la fin de mon contrôle, ce serait peut-être quand j'arriverai, de moi-même, à être dans cet écart entre deux points de vue. La question est que je ne pouvais m'imaginer comment j'arriverais un jour de moi-même à trouver ma position dans cet écart entre deux points. Alors bien sûr,

8. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 266.

9. *Ibid.*

ce moment du contrôle est finalement arrivé, ce point que Lacan formule ainsi dans le séminaire *L'Objet de la psychanalyse* concernant l'analyste qui, tout en se repérant, n'oublie jamais où le second point de fuite de sa pensée tend à être oublié, élidé. C'est une autre formulation finalement de l'acte de l'analyste comme lieu où on est hors sans y penser. Donc quand j'en suis arrivée à repérer ma position dans cet écart entre deux points, à opérer avec le point de fuite, j'ai continué le contrôle encore un temps. C'est-à-dire que le point de fuite n'était plus apporté par mon contrôleur mais par moi-même, mais il n'empêche que j'avais besoin de vérifier, pendant un temps encore, ma position d'analyste entre deux points. Je pourrais dire que la fin de mon contrôle a été située dans un au-delà du sens : le sens ne venait plus de mon contrôleur puisque j'étais faite de cet écart entre deux points qui me situait comme objet cause du désir.

Bernard Nominé

Contrôle de l'acte * ?

Accouplés, ces deux signifiants *contrôle* et *acte* s'entrechoquent puisque, par définition, l'acte analytique échappe au contrôle de celui qui s'en fait l'agent. Et pourtant certains éprouvent à juste titre, à un moment ou à un autre, plus souvent au début de leur pratique, le besoin de s'adresser à un tiers de référence pour s'assurer qu'ils sont à la place qui convient pour pouvoir fonctionner comme psychanalyste. Dans les exemples devenus célèbres des séances de contrôle chez Lacan, on a pu mesurer que le contrôle favorise les conditions de l'acte. Il n'y a pas l'acte, puis le contrôle de l'acte ; le contrôle se réduirait alors à une évaluation. Dans notre champ, d'une certaine façon, le contrôle peut précéder l'acte. Cette logique temporelle étant posée, les difficultés du contrôle, les préventions qu'il a suscitées s'effacent. La question essentielle reste : qu'est-ce qui permet l'acte, c'est-à-dire la psychanalyse ? Si le contrôle peut participer aux conditions qui favorisent l'acte analytique, alors il ne faut pas s'en priver.

J'ai la chance ce soir d'intervenir après que plusieurs collègues ont ici même sérieusement débroussaillé le terrain. Je ne vais pas les citer tous, mais je les remercie tous pour ce qu'ils ont apporté sur cette question du contrôle qui méritait d'être traitée dans notre École. Les textes fondamentaux ont été cités.

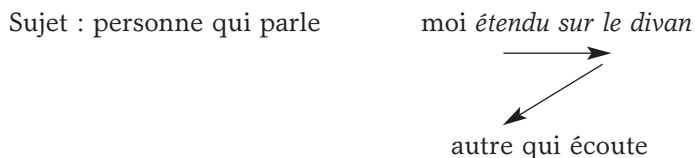
Je remarque que Lacan s'est penché très tôt sur cette question du contrôle, puisqu'on trouve, déjà en 1953, quelque chose de très précis dans le « Rapport de Rome ¹ ». Il faut dire que ce n'est pas un hasard si Lacan insiste sur ce point, car ce « Rapport de Rome » est prononcé par Lacan dans une atmosphère très polémique puisque les instances de la SPP lui reprochent sa pratique et sont sur le point

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 9 avril 2009.

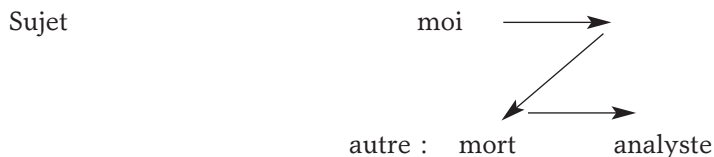
1. J. Lacan, « Discours de Rome », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, prononcé le 26 septembre 1953.

d'interdire aux jeunes analystes de faire contrôler leurs cures chez lui. Lacan y fait allusion dans le texte des *Écrits* : « Fonction et champ de la parole et du langage », qui est la version écrite et publiée de son « Rapport de Rome », quand il précise que ce qu'il qualifie de contrôle n'a rien à voir avec *le terme sinistre de contrôle* ² tel qu'il était employé à l'époque. Ce sinistre contrôle avait tout d'une évaluation, et il ne faut pas oublier qu'à cette époque il s'agissait d'évaluer la pratique de Lacan et de ses élèves pour la disqualifier. Je crois que c'est important de resituer ce débat sur le contrôle dans son contexte historique, car nous avons hérité de cette histoire. Le contrôle pour Lacan n'est donc pas cette sorte de formation professionnelle que l'on proposait à l'époque aux collègues débutants et dont Sidi Askofaré nous a suggéré que la logique n'était autre que celle du discours universitaire.

Revenons donc à cette structure du contrôle telle que Lacan la dessine dans son « Rapport de Rome ». « [...] l'analyse consiste précisément à distinguer la personne étendue sur le divan analytique de celle qui parle. Ce qui fait déjà avec celle qui écoute trois personnes présentes dans la situation analytique [...] ».



« [...] Ceci admis, il faut dire que la situation n'est pas à trois, mais bien à quatre, le rôle du mort comme au bridge étant toujours de la partie, [...] ».



2. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 253.

« Aussi bien est-ce par le médium de cette structure où s'ordonne tout transfert, qu'a pu se lire tout ce que nous savons de la structure des névroses. De même que si le truchement de la parole n'était pas essentiel à la structure analytique, le contrôle d'une analyse par un analyste qui n'en a que le rapport verbal, serait strictement impensable, alors qu'il est un des modes les plus clairs et les plus féconds de la relation analytique ³. »

On en a une belle illustration avec le cas de contrôle rapporté par Muriel Mosconi. Michel Bousseyroux vous l'a également commenté, c'est l'histoire de cet analyste qui fait un contrôle chez Lacan et qui raconte comment il a interprété le fantasme énoncé par un de ses patients, qui lui dit qu'il se voit sur le divan en train de faire une fellation à *un homme non identifié*. Le jeune analyste se risque à lui dire qu'il s'agit sans aucun doute de lui, l'analyste, vu qu'il n'y a personne d'autre dans la pièce. « Mais pas du tout, lui dit Lacan, et moi, vous m'oubliez ? »

Cette intervention mémorable de Lacan nous montre comment le contrôleur peut déloger le contrôlant qui s'est précipité à se croire concerné dans la relation imaginaire avec son analysant et lui rappeler que là où l'analysant croit trouver un partenaire il faut laisser la place vide, qui doit être celle du mort, au sens du jeu de bridge.

Il est certain que si l'analyste se contente d'être à la place du partenaire imaginaire que le transfert lui a désignée, il se prive de pouvoir poser l'acte qui définit la psychanalyse, car celui-ci part d'une position quarte qui est celle que j'écris en bas et à droite du schéma *L*. Il faudrait préciser que cela ne suffit pas pour définir l'acte, car l'acte analytique n'émane pas de l'Autre de la parole pleine, l'Autre de la reconnaissance. Mais il part de là et c'est à venir interrompre l'axe imaginaire que la place de l'analyste fait surgir un petit quelque chose qui vient chahuter l'ordre du sens et fait voir les choses sous un autre angle, sous une autre perspective que celle construite très naturellement depuis la fenêtre habituelle du fantasme.

La situation de contrôle ne joue sa fonction que du fait d'accentuer cette position juste à côté qui décentre le contrôlant, ce qui lui permet de se maintenir à la bonne place dans la cure qu'il fait contrôler. C'est en ce sens que je dis que le contrôle peut favoriser

3. J. Lacan, « Discours de Rome », art. cit., p. 145.

l'acte à venir. C'est le sens que je donne à l'expérience qu'on nous a rapportée, encore un contrôle chez Lacan. Cette fois-ci il s'agit d'un analyste pétrifié par son analysant qui lui annonce qu'il envisage que la cure se terminera quand il pourra le balancer, lui, l'analyste, par la fenêtre, et il sent que ça va venir. « Mais pourquoi n'est-ce pas vous qui le foutez par la fenêtre ? », lui demande Lacan. « – C'est que c'est une armoire à glace ! » « – Eh bien achetez donc un coup de poing américain ! » Et il sort de sa poche un coup de poing américain qu'il promène sous les yeux du contrôlant interloqué en le congédiant ⁴.

Il ne s'agit pas là d'une intervention d'expert qui en rajoute sur le savoir qu'il y a à acquérir pour conduire une cure ; Lacan intervient comme un maître zen, c'est-à-dire qu'il fait miroiter un objet qui brise le sens commun des convenances. Sans vouloir exagérer la comparaison, c'est quand même intéressant de savoir comment se transmet le zen entre le maître et son disciple. Le maître zen ne transmet pas de savoir à son élève, mais il favorise par son attitude « une transmission qui ne dépend ni des concepts ni des mots, une transmission au-delà des écritures mais qui pointe directement au cœur de l'homme ».

En ce qui nous concerne, l'intervention de Lacan vise le désir de l'analyste. Dans son séminaire sur l'angoisse, à propos de sa position dans le contrôle, Lacan précise qu'il intervient « pour donner l'analogue de l'interprétation, à savoir cette addition [qui] fait apparaître en un éclair ce qu'il est possible de saisir au-delà des limites du savoir ⁵ ».

L'analyste qui nous a rapporté cette anecdote du coup de poing américain précise que suite à cette intervention de Lacan il a pu rectifier sa position dans cette cure et sortir de la fascination imaginaire qui le rivait à la place assignée par son analysant. Ainsi, un jour, il peut se lever, interrompre la séance et dire à son analysant que s'il continue comme ça il va le mettre à la porte. Encore une fois, le contrôle agit en favorisant les conditions de l'acte. C'est ce qui me faisait dire en préambule que le contrôle peut précéder l'acte.

4. Cf. l'exposé fait cette année par Muriel Mosconi, « Le contrôle et la lettre », qui reprend un article de J.-C. Razavet, « Le contrôle comme rectification subjective », *La Lettre mensuelle de l'École de la Cause freudienne*, n° 114, décembre 1992, p. 20-22.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 26 (leçon du 21 novembre 1962).

Généralement, on demande un contrôle parce que l'on se sent empêché, entravé dans une cure où l'on n'arrive pas à se maintenir à la bonne place. En ce sens, le contrôleur montre la voie en étant lui-même à la bonne place. Ce n'est pas qu'il ait de gros efforts à faire pour s'y mettre, on l'y met du fait de la demande de contrôle qu'on lui adresse, il n'a qu'à fonctionner sans y faire obstacle.

C'est une expérience tout à fait frappante que j'ai vécue à plusieurs reprises lors d'un voyage à l'étranger, où des collègues profitent d'une invitation à donner un séminaire pour demander une séance de contrôle. Les conditions optimales sont alors réalisées pour que l'on soit mis à la bonne place. Très souvent, j'ai pu observer que le contrôlant amène, à son insu, exactement tout le matériel qu'il faut pour que l'on puisse lire très clairement ce qu'il y a à lire dans sa partition.

Je m'aperçois que je reprends là, à peu de choses près, les termes de Lacan dans « Fonction et champ de la parole et du langage » quand il écrit que le contrôlé joue le rôle de « réfracteur du discours du sujet, et qu'ainsi est présentée toute faite au contrôleur une stéréographie dégageant déjà les trois ou quatre registres où il peut lire la partition constituée par ce discours ⁶ ». Je dois dire que cette expérience est très instructive et très stimulante en ce qu'elle a aussi d'exigences pour celui qui est mis en position de contrôleur.

Le contrôle est donc important aussi bien pour celui qui le demande que pour celui qui en accepte la place qui le fait fonctionner. Ainsi s'établit un lien social sur lequel se fonde une École de psychanalyse, non pas d'un côté ceux qui savent et de l'autre côté ceux qui ont à apprendre – ça c'est l'université –, mais un lien entre ceux qui se conjurent pour que la psychanalyse puisse continuer à exister.

Si j'évoque une conjuration – c'est un terme que Lacan a employé notamment pour caractériser la relation analytique –, encore faut-il préciser ce contre quoi nous nous conjurons. Nous nous conjurons contre le discours courant, contre le sens commun, contre le service des biens, contre le savoir absolu, bref, contre toute idée de faire consister l'Autre absolu. Cette conjuration est nécessaire pour supporter l'acte qui naturellement nous fait horreur. En définitive, la relation de contrôle m'apparaît comme le prototype même de l'aide contre.

6. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », art. cit.

Cela n'a rien d'étonnant puisque le contrôle mobilise un transfert. Le contrôleur serait supposé savoir. C'est ce qui permet de comprendre certaines situations où la limite entre l'analyse et le contrôle n'est pas nette. Michel Bousseyroux en a donné un bel exemple ; Lacan faisait volontiers bouger les limites. Sans aller jusque-là, il peut arriver qu'une demande de contrôle débouche sur une reprise d'analyse. *A posteriori* on voit alors que la demande de contrôle fonctionnait comme symptôme d'entrée, à entendre comme demande émanant d'un moi fort qui ne voulait pas perdre le contrôle de soi.

Alors, si l'analyste contrôleur incarne un sujet supposé savoir, il faut quand même essayer de définir quel savoir spécifique on peut lui supposer. Je ne suis pas sûr qu'il soit pertinent de vouloir spécifier la place de l'analyste contrôleur, car c'est essentiellement un psychanalyste, mais enfin je m'y essaye pour tenter de clarifier la question du savoir dans le contrôle. Pour ce faire, je vais partir de la citation de Lacan que Françoise Josselin vous a apportée dans son exposé. Elle l'a tirée de ces fameuses conférences que Lacan a données à Sainte-Anne et que l'on a regroupées sous le titre *Le Savoir du psychanalyste* : « La question du savoir du psychanalyste n'est pas du tout que ça s'articule ou pas, la question est de savoir à quelle place il faut être pour le soutenir ⁷. » Autrement dit, il faut savoir être à cette place.

À côté du savoir supposé, qui est le savoir de l'inconscient que l'on transfère au lieu de l'analyste et qu'on peut supposer aussi au contrôleur, il y a incontestablement un *savoir-y-faire* que l'on suppose plus spécifiquement à celui à qui l'on demande un contrôle. Il n'est pas certain d'ailleurs que ce *savoir-y-faire* soit transmissible dans l'expérience. Ça peut donner lieu à l'imitation, ce qui n'est pas la meilleure des choses. Si le contrôleur répond à la demande de contrôle en disant au contrôlant ce qu'il faut faire, il ne lui permet pas pour autant de se situer à la bonne place, là où il pourra s'autoriser à être analyste.

J'en ai recueilli un témoignage très récemment lors d'un déplacement à l'étranger où, suite à une vignette clinique que j'avais présentée d'une enfant dont l'encoprésie avait cessé après une première séance mémorable, une jeune collègue relatait le cas d'un enfant

7. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, 4 novembre 1971.

dont l'énurésie persistait. Elle nous en parlait, cherchant sans doute une solution du côté d'un expert supposé savoir y faire. Or il apparaissait que la mère de cet enfant de 9 ans lui mettait toujours des couches et que cette jeune collègue ne s'autorisait pas à dire quelque chose à cette mère ; elle ne s'autorisait pas à dire quelque chose qui puisse peut-être interrompre ce flot de jouissance entre mère et fils. Un contrôle lui fournirait non pas un savoir-faire mais peut-être l'appui nécessaire pour qu'elle s'autorise un dire. Qu'est-ce qui faisait qu'elle n'osait pas affronter cette mère ? Sans doute est-ce la question qu'un contrôle pourrait lui permettre de travailler.

Donc à côté du savoir supposé de l'inconscient, du *savoir-y-faire* du praticien expérimenté, je vous propose d'ajouter le *savoir-y-être*. C'est une formulation que l'on utilise peu, je l'ai trouvée récemment dans le séminaire que Lacan a donné l'année 1969. C'est dans la séance du 5 mars 1969, une séance dans laquelle il s'interroge sur la nature du savoir dans la psychanalyse à partir de la remarque d'un de ses interlocuteurs qui lui aurait proposé cette formule : « La psychanalyse serait comme une science sans savoir. »

Lacan ne récuse pas complètement cette formule en remarquant qu'il ne faudrait pas croire que le savoir de la psychanalyse soit purement un savoir du sexuel malgré sa découverte d'origine. Il remarque d'ailleurs qu'il n'est pas certain que la psychanalyse apprenne à l'analysant à savoir y faire avec le sexe – la psychanalyse n'est pas une nouvelle forme d'initiation érotique. Lacan récuse donc le savoir-y-faire et propose «plutôt "savoir-y-être". Ceci nous ramène [...] toujours aux bases [...] de notre enjeu. [...] ce que la découverte freudienne avance, c'est qu'on peut y être sans savoir qu'on y est, et aussi qu'à se croire le plus sûr de se garder de cet y-être, qu'à se croire être ailleurs, dans un autre savoir, on y est en plein. C'est ça qu'elle dit, la psychanalyse, on y est sans le savoir ⁸. »

Alors pour qualifier ce qui peut se transmettre comme savoir dans l'expérience analytique, et donc comme savoir attendu d'un analyste dans la position de contrôleur, je vous proposerai cette formulation : un *savoir-y-être*. Le contrôleur serait, plus que tout autre, supposé montrer la voie quant à la place que peut occuper le psychanalyste, savoir s'y mettre là où personne ne se sait être et donner

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 207-208.

chance à l'analysant de se savoir un peu plus y être, autrement dit de s'y voir là où il ne se savait pas être et donc de s'y voir sous une autre perspective.

Avec ce *savoir-y-être* on rejoint la question de la passe. Il est difficile de cerner un moment de passe si l'on ne repère pas ce changement de perspective. Or, pour que ce changement de perspective puisse avoir lieu, il faut que l'analyste ait accepté d'être là où implicitement l'analysant l'a placé du fait du transfert et donc selon la logique rigoureuse de son fantasme. Or l'analyste ne sait rien à l'avance à propos de ce fantasme, il le découvre en même temps que son analysant. C'est ce que dit Lacan de façon très claire dans son séminaire de l'année 1965 *Les Problèmes cruciaux...* : « Amener le patient à son fantasme originel, ce n'est rien lui apprendre, c'est apprendre de lui comment faire. » Puisque c'est la particularité de l'objet *a* qui détermine pour chacun les conditions de la division du sujet, il est bien certain que « c'est le patient qui sait y faire, et nous sommes à la place du résultat dans la mesure où nous le favorisons ⁹ ».

L'analyste n'a pas de savoir préfabriqué sur le fantasme de l'analysant, il n'a qu'un savoir être là, à la place où il faut, pour que ce dégagement ait lieu. Ce sont là les coordonnées de l'acte qui fait advenir le psychanalyste avec ce désir spécifique qui le caractérise et c'est ce que le dispositif de la passe se propose d'évaluer. Au fond, c'est sans doute dans la passe que l'on pourrait évoquer à juste titre un contrôle de l'acte. Mais il faut bien dire que ce n'est pas tâche facile parce que, si le passant témoigne volontiers de la valeur thérapeutique de sa cure, il ne cherche pas forcément à isoler l'acte qui lui aura révélé qu'il y est, là où il ne se savait pas être ; or, c'est sur cet acte qu'il peut compter pour, à son tour, savoir y être pour d'autres.

9. J. Lacan, *Les Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 19 mai 1965.

Martine Menès

À quel prix * ?

Préalable. Je fais de nombreuses références à Lacan, lesquelles vont de 1952 à 1976, soit quasiment courent sur l'ensemble de son œuvre. Il semble que sur la question du paiement dans la psychanalyse, les indications de Lacan n'ont guère changé dans le temps et suivent la même thèse – en tout cas pour celles que j'ai trouvées. Il restera à développer si des formulations semblables mais énoncées à des années d'intervalle recouvrent les mêmes conceptions.

Pour introduire la remarque qui a souvent été citée tout au long de ce séminaire à propos de l'étape « rhinocéros » chez l'analyste débutant, Lacan prévient (1975) son auditoire ainsi : « Il arrive que je me paie le luxe de *contrôler* ¹. » « Payer » vient du latin *pacare*, qui signifie « pacifier » : j'y reviendrai car cette définition a toute son importance. Quant à l'expression « se payer le luxe », elle est assez parlante ; elle évoque un plus que je dirais de plaisir au-delà du principe de nécessité évoqué par Lacan et dont Sol Aparicio a fait le titre de son intervention dans ce séminaire : « Le contrôle s'impose ² ».

Lacan (1953) dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ³ » déclarait que l'expérience de contrôle était aussi instructive pour le contrôleur que pour le contrôlé. Je vais donc parler de ce que le contrôle m'enseigne, m'a enseigné, de quelque côté que j'y fusse « payée » ou que j'y sois... assise, puisque c'est assis que cela se passe. Ce qui a une certaine importance, car le regard ainsi laissé libre peut saturer le champ transférentiel entre contrôlant

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 28 mai 2009.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

2. S. Aparicio, « Le contrôle s'impose (au praticien) », séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 18 décembre 2008.

3. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 253.

et contrôleur. Lacan usa un temps du terme de super vision, en deux mots, terme qui évacue la dimension jouissance du regard et ramène la situation plutôt à une super audition, comme il le dira aussi, au sens où ce qui est entendu est parlé par un absent, l'analysant du contrôlant. Ce sont ses dires, de l'analysant absent, rapportés, qui, contrôlant, contrôleur, nous regardent.

Je m'appuie aussi sur ce que j'ai entendu dans ce séminaire cette année et, même si je ne cite pas tous les intervenants, tous m'ont fait avancer dans ce travail d'École.

À quel prix donc. Je me suis aperçue qu'il était difficile de n'appliquer qu'à la situation de contrôle cette vaste question du paiement dans la cure. Je parlerai donc plus largement.

Il y a toutes sortes de demandes de contrôles, plusieurs intervenants l'ont explicitement rappelé. Mais, pour reprendre la question posée par Colette Soler sous l'angle que j'ai choisi, l'acte de paiement, qu'est-ce qui leur donne valeur d'un acte analytique ? Cette question se présente chaque fois que quelqu'un a une « pratique qui procède, si peu que ce soit d'effets analytiques », écrit Lacan dans la « Note adjointe » à l'Acte de fondation de 1964 ⁴, soit toute pratique avec ou sous transfert. Même si cette note, et l'acte qu'elle complète, ne concernent que les psychanalystes, le contrôle pourrait ne pas leur être réservé ; ce n'est pas toujours dans la structure du discours analytique, qui ne se présente que dans la cure, qu'il se déplie. Je reçois pour ma part en contrôle, j'utilise ce terme, des psychologues, des orthophonistes, des enseignantes, une psychomotricienne et un éducateur spécialisé.

Et il y a une situation encore plus particulière dans ce cas de figure, ce sont les demandes émanant d'une équipe. Les séances, que je préfère nommer alors « analyse de pratique », sont payées non pas par les participants mais par une ligne budgétaire de formation permanente. J'évoque ceci, qui est à la limite du hors-sujet, car je trouve extrêmement important de soutenir l'effort – ils en payent le prix – de collègues qui imposent à des institutions qui y sont de plus en plus sourdes leur approche clinique orientée par la psychanalyse.

Je lis en ce sens la recommandation de Lacan, toujours dans la « Note adjointe », selon laquelle il relève de la responsabilité de

4. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 235.

l'École d'assurer « les contrôles qui conviennent à la situation de chacun ⁵ ». C'est, comme l'a avancé Sol Aparicio, le désir d'analyste de celui qui reçoit la demande de contrôle qui est là convoqué et mis à l'épreuve d'une tâche décrite par Freud comme souhaitable – vous savez combien il a mis d'espoir dans l'éclairage par la psychanalyse de toute personne ayant tâche d'éduquer, au sens large, ce qui donnera lieu au mouvement de pédagogie psychanalytique (de 1908 à 1937), avec trois figures de proue : August Aichhorn, Hans Zulliger, le pasteur Pfister ⁶ – tâche en même temps qu'il tient pour impossible.

Notons que, même dans ce cas, l'analyste est rémunéré en honoraires, n'est pas salarié par l'institution. Et « honoraires » n'est pas équivalent à « salaire », comme le fait remarquer Lacan dans son séminaire non publié sur l'Homme aux loups (1952). Le salaire rétribue une production ; les honoraires se tiennent hors de cette logique marchande, ils sont là avec ou sans production, dus même *in abstentia* ; de ce fait, ils se situent dans le même registre que le don. Ils constituent l'analyste comme garant d'une parole qui circule, parole dont il « prend soin », selon la belle formule de Lacan dans la troisième leçon de ce même séminaire.

Enfin j'en viens au contrôle, qui est, comme cela a souvent été rappelé cette année, contrôle non de l'acte de l'analyste mais du désir de l'analyste en acte. Or comment peut s'évaluer le contrôle d'une pratique qui porte sur une pratique « sans valeur », spécificité de la psychanalyse qui a été traitée l'année dernière dans le séminaire École ? Par définition, une pratique sans valeur n'a pas de prix. La question est posée parfois par les contrôlants nouveaux : « Combien je peux lui demander ? » J'aurais tendance à répondre : rien, car la tâche de l'analyste n'est pas de demander. Éventuellement le demandeur, lui, peut être invité à payer ce qu'il veut, surtout pas ce qu'il peut. Car l'affaire risque alors de tourner comme ce restaurant géré dans les années 68 par le PSU, qui espérait ainsi donner un toit à l'utopie (qui veut dire littéralement *non lieu*). L'offre, ou la consigne comme certains l'entendaient, était de manger ce que l'on voulait et de payer ce que l'on pouvait. La réalité s'est vite imposée : le quidam

5. *Ibid.*

6. D. Milhaud-Cappe, *Freud et le mouvement de pédagogie psychanalytique*, Paris, Vrin, 2007.

mangeait tout ce qu'il pouvait et ne payait que ce qu'il voulait, et le restaurant a fermé.

Le travail du contrôleur sur ce point de l'estimation du prix est de contrôler que l'arrêté soit dégagé de tous préjugés, fussent-ils politiquement corrects.

L'expérience commence parfois directement dans le registre du calcul de la valeur « rajoutée », celle qui mobilise la jouissance. Il y a quelques années, et c'est à lui que j'ai pensé lorsque j'ai donné mon titre, un homme, membre d'une association psychanalytique d'orientation analogue à notre communauté, vient me demander un contrôle. Dans ses motivations, j'entends que les honoraires de l'analyste confirmé avec lequel il travaille jusqu'ici sont trop élevés. Que faire de la légère contrariété qui me frôle à imaginer que je suis un deuxième choix ?

La question – que d'aucuns dans la mouvance ipéiste, largement présentée ici par nos collègues, appellerait contre-transférentielle et qui n'est que solde de fantasme aperçu dans l'éclair du reste – ne s'est pas posée très longtemps. Au moment de prendre congé, le collègue s'enquiert de son dû. Je lui réponds, compte tenu qu'il a déclaré ne pas pouvoir donner ce qu'il n'a pas, qu'il « donne » donc ce qu'il a. J'appuie sur le *donne*, mot que je n'utilise que parcimonieusement, contrairement à Lacan qui d'après des témoignages n'hésitait pas à avancer : « Vous me donnerez bien un petit quelque chose. » Je le vis alors farfouiller dans ses poches, chercher dans son cartable, pâlir, rougir, puis murmurer : « Rien. » Le « rien » est ici introduit par la porte phallique, mais en deçà il représente l'objet perdu car absent de toujours.

L'argent a de commun avec le phallus qu'il est un signifiant sans signifié, « le plus annihilant qui soit de toute signification », dit Lacan dans « Le séminaire sur "La Lettre volée" » (1956). « Annihilant de toute signification » veut dire annulant en les recouvrant toutes autres valeurs. Cela ne veut pas dire annulant le sens, bien au contraire, phallique en l'occurrence : puissance ou son inverse, satiété ou privation, brillance ou déjection, mais dans le fond toujours demande, laquelle est toujours demande d'amour, lequel vise

7. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 37.

toujours à obtenir le manque structurel où niche l'objet *a* causant le désir par son absence même. Dans le contrôle, elle peut prendre la forme d'une demande de reconnaissance, adressée *via* le contrôleur à la communauté entière, à l'École ⁸, comme le souligne Michel Silvestre dans une contribution sur le contrôle à l'ECF. Or l'analyste n'est pas là pour ça mais pour recevoir la demande intransitive « d'être entendue ». Je cite le séminaire sur le transfert (1961) : « D'être entendue (u-e, c'est la demande elle-même qui demande à être entendue, ce n'est pas le sujet, il ne s'agit pas d'une faute d'orthographe)... entendue pour quelque chose qui pourrait bien s'appeler *pour rien*. [...] Impliquée dans ce *pour rien*, il y a déjà la place du désir ⁹. »

Que vaut ce rien ?

Freud pour fixer ses honoraires convenait d'une gêne raisonnable qui ne rajoute pas une souffrance supplémentaire au patient, mais il excluait radicalement le paiement symbolique ¹⁰ ; le trop comme l'absence ne feraient en effet qu'alimenter les résistances transférentielles du demandeur. Lacan en 1969, dans *D'un Autre à l'autre*, donne quelques indications de clinique différentielle quant au rapport à la dette structurelle. Je cite : « L'obsessionnel [...] traite avec l'Autre. La jouissance ne s'autorise pour lui que d'un paiement toujours renouvelé [...]. C'est ce qui fait des modalités de la dette la cérémonie où seulement il rencontre sa jouissance [...]. L'hystérique [...] promeut le point à l'infini de la jouissance comme absolue. [...] Et c'est parce que cette jouissance ne peut être atteinte qu'elle en refuse toute autre, qui au regard de ce rapport absolu qu'il s'agit pour elle de poser, aurait un caractère de diminution ¹¹ » – de « moins-value », pourrait-on ajouter. Que ce soit en sous ou en surévaluant le prix, chacun essaiera de ne pas s'acquitter tout à fait, de mettre de côté un gain.

Celle-ci offre sa castration à l'autre supposé en jouir pour obtenir ainsi l'illusion d'un retour de valeur. Mascarade qui, comme le

8. M. Silvestre, « Du contrôle », *La lettre mensuelle de l'ECF*, n° 60, juin 1987.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 415.

10. S. Freud, « Le début du traitement », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 90-93.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 335.

souligne Colette Soler dans *Ce que Lacan disait des femmes*, fait ostension du manque pour s'assurer la brillance phallique à l'envers ¹².

Celui-là est prêt à tout pour se rendre insolvable, créant une dette éternelle qui ne s'achèverait qu'avec la mort du créancier. Vous savez qu'acheter le silence de l'autre, ça peut aller très très loin, jusqu'à le faire taire définitivement.

Or être réduit au silence (rêve de l'obsessionnel) n'est pas du tout la même chose qu'user d'un « silence faisant semblant de déchet ¹³ ». Pas plus que se faire jeter comme maître de pacotille (cauchemar de l'hystérique) n'est équivalent à faire semblant d'objet chu.

Nota bene : il ne suffit pas de dire qu'il faut agir de la place de l'objet *a*, le *il faut* de l'énonciation contredit d'ailleurs l'énoncé même dont il est porteur, comme je l'ai entendu, et en tant que contrôlante, et en tant que contrôleuse, pour y être, à cette place.

Chez Lacan, il y a peu d'indications sur la fonction du paiement, sinon que l'analyste doit être payé ¹⁴ (1966) et ce, ajoute-t-il dix ans plus tard, pas que pour le fric ¹⁵ (1976). Pour quoi d'autre alors ? Toutes les indications laissées par lui vont dans le même sens : pour réduire la jouissance, *pacare*, payer, pacifier. Il le répète, du *Séminaire II* (1955) : « L'argent ne sert pas à acheter quelque chose mais il a pour fonction d'amortir quelque chose d'infiniment plus dangereux que de payer de la monnaie ¹⁶ [...] », jusqu'au *Séminaire XVII* (1969) où il s'agit de payer le prix de la jouissance, pour la « gaspiller, la jouissance dont il faut bien qu'elle aille quelque part sinon cela a toutes sortes de conséquences ¹⁷ ». Il faut ici se rappeler le calcul que l'Homme aux rats fait du prix de sa jouissance, à lui-même ignorée

12. S. Freud, « Le début du traitement », art. cit. Cette phrase, page 92 : « La pitié que les hommes refusaient à sa misère matérielle, il la revendique maintenant au nom de sa névrose » m'a rappelé que dans la région où j'ai passé mon enfance, les femmes, dures à la tâche et peu propices à la plainte, lâchaient parfois à une des leurs plus particulièrement « ravalée » un « ma pône », expression d'un summum de sollicitude.

13. « Impromptu sur le discours analytique », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1975, p. 62-63.

14. J. Lacan, « Réponses à des étudiants en philosophie », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 209.

15. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 572.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud*, Paris, Seuil, 1997, p. 239.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 19.

comme le signale Freud : un rat = un florin ¹⁸, précisément à propos du prix des honoraires demandés.

Cependant, si l'acte n'a pas de prix, il a de la valeur et c'est ce que le contrôle évalue. Valeur de quoi ? Demander un contrôle à quelqu'un implique qu'un savoir lui est supposé alors même que la facticité du sujet supposé savoir a dû être rencontrée par le demandeur dans sa propre analyse. Alors que paye-t-il ? Le prix du savoir ou le savoir comme pris(x) ? La deuxième occurrence est l'option de Lacan (1969) : « Le savoir, à l'extrême, c'est ce que nous appelons le prix. [...] Ce prix est le prix de quoi ? C'est clair – c'est le prix de renonciation à la jouissance ¹⁹. » Nous retrouvons la question relevée par Patrick Barillot ²⁰ dans ce séminaire où Lacan demande à propos du savoir acquis à la fin de l'analyse ²¹ : « Mais à qui ? » Quel est l'acquis de savoir requis pour soutenir l'acte ? Disons que c'est un savoir socratique, une connaissance, non au sens universitaire mais au sens de l'état d'esprit de qui se connaît lui-même. Le psychanalyste contrôlant comme contrôleur sait qu'il ne sait pas, il est averti de l'impossibilité de boucler avec du savoir le réel. C'est ce que le contrôlant se prête à mettre à l'épreuve du contrôle.

Une petite histoire citée par Safouan dans un numéro des *Lettres de l'École freudienne* ²² sur le contrôle pourrait servir d'illustration à la rencontre avec la supposition de savoir. Un homme que l'histoire dit comblé par la vie est cependant insatisfait, dépressif dirait-on de nos jours. Il part à la recherche du sens de l'existence au travers du monde entier et consulte les savants les plus en vue. Aucune réponse ne le convainc. Il arrive, essoufflé, sur un plateau tibétain où vit un vieux gourou réputé être l'homme le plus sage sur terre. Il lui pose sa question : « Quel est le sens de la vie ? » Le gourou répond : « La vie est une fontaine. » Déçu, l'homme s'exclame : « J'ai parcouru des kilomètres et des kilomètres, dépensé du temps et

18. S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1979, p. 238.

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 39.

20. P. Barillot, « Particularité de l'acte analytique », séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 6 novembre 2008.

21. J. Lacan, « L'acte psychanalytique, compte rendu du séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 375.

22. *Lettres de l'École freudienne*, novembre 1975, n° 16.

de l'argent, pour m'entendre dire que la vie était une fontaine !!! » Alors le gourou lève les yeux, le regarde étonné et dit : « Vous voulez dire qu'elle ne l'est pas ? »

Le gourou opère comme un contrôleur pourrait le faire, à partir de son manque à être, se maintenant dans le non-savoir, intéressé par le désir d'analyste, à l'occasion du contrôlant mais par le sien aussi.

Donc la demande de savoir n'a pas de prix puisque la réponse est dans celui qui pose la question, mais surtout, je vous le rappelle, le véritable enjeu est que la demande soit entendue. Le seul savoir qui vaille est celui du contrôlant, savoir issu de son analyse. Seule cette rencontre du réel et de sa façon singulière de faire avec permet de supporter l'insupportable. Dans un contrôle, dit Lacan dans *L'Angoisse* (1962), « c'est ce que vous sauriez qui serait apporté, et je n'interviendrais que pour donner l'analogie de l'interprétation, à savoir cette addition moyennant quoi quelque chose apparaît, [...] en un éclair ce qu'il est possible de saisir au-delà des limites du savoir ²³ ».

Pour conclure, je vais vous raconter encore une histoire ²⁴, juive celle-ci, que Freud, dit-on, aimait beaucoup. Un homme s'est glissé sans billet dans l'express de Karlsbad. Un contrôleur arrive, qui le chasse brutalement du train. Il remonte, et à chaque contrôle il se fait traiter de plus en plus durement. Dans une des gares, il rencontre un ami qui lui demande jusqu'où il veut aller. Il répond : « À Karlsbad, si ma constitution le supporte ! »

Faire remarquer au contrôlant qu'il n'a pas son billet, ou à l'inverse poinçonner le billet que le contrôlant lui tend, reviendrait pour le contrôleur à valider ou non une pratique dans la logique du discours du maître (comme le rappelait dans ce même séminaire Sidi Askofaré ²⁵). Or le voyage du contrôlant est une épreuve, de solitude et de confrontation. Ce que sa constitution, qui ne s'attrape que de son analyse personnelle, toujours didactique soutenait Lacan, va lui permettre, c'est de voyager sans billet, en tout cas sans le billet obli-téré par l'Autre. Et de ne pas non plus payer de sa personne, comme

23. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 26.

24. Je l'ai retrouvée grâce à Jean-Jacques Barreau qui la cite dans *Topique*, n° 103, L'analyse quatrième, 2008.

25. « Quelle doctrine du contrôle », séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 22 janvier 2009.

ce malheureux voyageur. La constitution du psychanalyste pourrait être un des noms du désir de l'analyste.

Ainsi, si sa constitution le lui permet, le contrôle a une chance d'être « payant » pas seulement pour le contrôlant mais pour la communauté d'École en devenant, comme l'écrivait Michel Silvestre, une « pratique de la théorie ²⁶ » où la parole de l'analysant, tiers présent en son absence même, peut se constituer comme productrice de théorie. Et pour reprendre l'argument du séminaire, contribuer ainsi à la transmission de la psychanalyse.

26. *Lettres de l'École freudienne*, novembre 1975, n° 16.

Marc Strauss

La responsabilité du psychanalyste *

« Le fait que l'analyste sache quelque chose des voies et des chemins de l'analyse ne suffit pas, qu'il le veuille ou non, à le mettre à cette place, de quelque façon qu'il se la formule. »

Jacques Lacan, séminaire *Le Transfert*, p. 386.

Intervenant sur le contrôle à la fin de notre série annuelle, je me suis demandé si tenir compte des interventions précédentes, pour la plupart remarquables, revenait à les contrôler, à dire avec quoi on était d'accord et ce dont on se désolidarisait, ou si ça revenait, au contraire, à se faire contrôler par elles, à retenir, pour ce que l'on dira, ce avec quoi il y a accord et à rejeter le reste.

La question est évidemment redoublée quand un débat est engagé. Ce débat, quel est-il, et quels sont ses enjeux ? Ses termes sont simples, se centrant autour d'un mot unique : stratégie. Donc, question : le contrôle est-il ou non pour le contrôlant une aide au calcul de la stratégie de la cure ? Et sinon, qu'est-il ?

1. Pour cette première conception, l'aide au calcul, nous avons un certain nombre d'arguments, y compris des références à Lacan. Et comme une stratégie suppose au moins deux parties, nous pouvons répartir ces arguments selon qu'ils portent sur le contrôlant ou sur le contrôleur.

1.1. Pour le contrôlant, le premier de ces arguments est la remarque de Lacan dans « La direction de la cure ¹ » à propos de

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 28 mai 2009.

1. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

l'analyste qui conduit ses analyses au pifomètre et dont Lacan s'étonne douloureusement qu'aucun contrôleur ne se soit alarmé.

Par ailleurs, nous avons ses remarques sur les cas publiés dans la littérature psychanalytique – entre autres Kriss avec l'homme aux cervelles fraîches, Ruth Lebovici avec le cas de perversion transitoire, Ella Sharpe et son avocat rêveur, Balint aussi avec sa conception de la fin. Il ressort de tous ces exemples que si ces analystes avaient été mieux orientés dans leur pratique par une plus juste connaissance de la structure du désir et de la place du sujet, ils auraient évité de conduire la cure de leur analysant au mieux dans une voie chaotique, au pire dans une impasse.

Enfin et surtout, nous avons la référence de la « Note adjointe » à l'« Acte de fondation », dont a parlé en détail Sol Aparicio ².

1.2. Pour le contrôleur, nous retenons en général et sa connaissance de la théorie et son expérience clinique. D'ailleurs, n'est-ce pas un critère implicite de la nomination d'un AME que de reconnaître sa capacité à conduire des contrôles, que cette nomination entérine une situation de fait ou qu'elle l'anticipe, désignant alors l'analyste comme à même de pouvoir tenir la place de contrôleur ?

Son expérience clinique lui donne déjà une certaine « expertise », pour utiliser un mot d'actualité, dans le domaine diagnostique, dont on sait qu'il peut être très délicat. Or, cette question diagnostique est souvent présente, plus ou moins explicitement, dans les demandes de contrôle, surtout celles qui se situent au début de la pratique.

Ajoutée à son expérience de conduites des cures, sa connaissance de la théorie lui permet aussi d'aider le contrôlant à se repérer dans le transfert de son analysant, ou éventuellement dans le sien vis-à-vis de son analysant.

Il s'agit donc dans ces contrôles que j'appelle « stratégiques » de mettre en lumière les obstacles à la cure, obstacles dus à l'analysant ou à l'analyste contrôlant lui-même. Avec bien sûr l'idée que, ces obstacles une fois mis au jour, ils peuvent être levés.

2. S. Aparicio, « Le contrôle s'impose (au praticien) », séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 18 décembre 2009, *Mensuel*, n°42, avril 2009.

2. Des objections ont été faites à cette conception que je dirais inhérente – pour ne pas dire naturelle – à la dimension d'expérience de l'analyse. Si vous me permettez de formuler ce qui se présente comme un truisme, je dirai que si l'analyse est une expérience, l'expérience y joue nécessairement... Néanmoins, si j'avais dit que l'expérience y joue nécessairement de façon positive, je suppose que j'aurais aussitôt généré en écho un malaise, dû au doute que cette assertion suscite. En effet, nous avons tous en mémoire les remarques plutôt négatives de Freud et de Lacan sur l'expérience acquise, et les références ne manquent pas : écouter un analysant comme si on n'en avait jamais entendu d'autres avant lui, l'émoussement par l'expérience de la surprise et du coup de la trouvaille, etc.

C'est que l'expérience analytique, nous le savons, est une expérience un peu particulière. Elle ne se transmet pas comme savoir-faire, alors que cette transmission est traditionnellement supposée par le terme même d'expérience. Et non seulement elle n'implique pas la transmission d'un savoir-faire, mais en plus, étant fondamentalement l'expérience d'un impossible, elle est l'expérience même de la non-transmission, de l'impossible à transmettre, de la castration comme nous l'appelons aussi.

Nous sommes accoutumés à cette logique à partir des développements, peut-être pas toujours faciles à saisir, de Lacan sur le répondant de la castration, le phallus. Ainsi, le phallus ne se transmet pas, pas même du père au fils, tout au plus le père peut-il en incarner la fonction et en donner un modèle, sans jamais pour autant procéder à une transmission effective, substantielle, comme on peut l'attendre d'un bien et de la jouissance qui y est attachée. Ce que transmet la fonction du père, si l'on veut absolument qu'il transmette quelque chose, ce serait plutôt le manque que constitue la non-transmission, ou alors ce serait une « mi-transmission », celle d'une fonction qui n'indique pas au sujet comment la remplir. Il lui en fait assez reproche d'ailleurs, qu'il soit névrosé ou psychotique.

Revenons à notre propos, le contrôle. Vérifier les conditions d'effectivité de l'acte, contrôler l'acte donc, puisqu'il est quand même supposé que quelque chose peut se contrôler, en quoi cela se distingue-t-il alors du calcul de la stratégie ? Si l'acte relève de $S(A)$, du point où toute réponse manque, où toute stratégie défaille, il s'agit

bien sûr de le réintroduire là où ce manque vient à manquer, que ce manque soit le fait de l'analysant – impasse transférentielle – ou de l'analyste – impasse transférentielle aussi bien, mais de son côté cette fois. D'où encore une fois l'idée qu'une impasse ne se mesure qu'à la parcourir, voire à la parcourir plusieurs fois ; on peut en dresser le plan, en retrouver l'entrée et ainsi en permettre la sortie. Mais là est toute la question : si l'acte est le point où toute stratégie défaille, cette idée d'une issue topographiquement calculable à l'impasse est-elle un paradoxe, avec ce qu'il implique de fécondité, ou est-elle une contradiction, avec ce qu'elle implique d'inconciliable ?

Argument supplémentaire, pour mettre en question le contrôle comme coopération mutuelle : ce que dit Lacan du *a*, qui, je cite « Radiophonie », question II, page 414 des *Autres écrits*, « n'est déductible qu'à la mesure de la psychanalyse de chacun, ce qui explique que peu de psychanalystes le manient bien, même à le tenir de mon séminaire ». Notre question est alors de savoir si on peut le manier bien en le tenant du contrôle, ou si du moins le contrôle peut y contribuer mieux qu'un séminaire – et, dans ce cas, si c'est aussi bien ou moins bien que dans une psychanalyse.

Autrement dit, la question est de savoir comment procède le contrôle s'il s'agit de faire saisir l'incalculable de l'acte à quelqu'un qui ne vient pas nécessairement pour cela. Il peut même souhaiter entendre le contraire, vouloir être protégé de l'impensable de l'acte, comme Michel Bousseyroux nous l'a montré, à partir non d'exemples de contrôlants, mais des analystes tenants de ladite analyse quatrième.

Remarquons que dans cet écrit « Radiophonie », qui n'est ni analyse ni séminaire, Lacan pourtant non seulement contrôle les questions qui lui sont posées, c'est-à-dire les reformule, mais dans la suite du passage cité ne se propose rien de moins que de faire saisir ce maniement de l'objet. Et, pour ce faire, il use de ce qu'il appelle une parabole. Précision néanmoins, il ne dit pas pour faire saisir, il dit « pour dérouter ». Peut-on dérouter un rhinocéros par une parabole ? Voilà une question à laquelle Lacan semble répondre positivement. Et pourquoi pas, si le rhinocéros est lui-même déjà une parabole. Je parle là du *Rhinocéros* de Ionesco, puisqu'il est communément admis que cette pièce est une parabole.

Mais qu'est-ce qu'une parabole ? D'après le *TLF*³, c'est un court récit allégorique, symbolique, de caractère familier, sous lequel se cache un enseignement moral ou religieux, que l'on trouve en particulier dans les livres saints et qui fut utilisé par le Christ dans sa prédication.

Que nous dit alors Lacan dans sa parabole ? Pour aller à l'essentiel d'un commentaire qui pourrait être infini, il nous montre que c'est l'objet, un objet particulier, autre que celui que la connaissance imagine, l'objet *a*, qui fait « matière à sujet ».

Et cet objet est la jouissance même. Il donne l'exemple de la joie phallique qui par l'urination répond au feu. Il y a donc une question préalable, celle du feu, puisque l'urination en est sa réponse. Et cette question est celle du sens du signe qu'est la fumée produite par le feu. La fumée est signe du feu, et elle représente le fumeur. Elle représente le fumeur pour qui ? Pas pour Ulysse, qui est Personne, ce qui était sa réponse au Cyclope Polyphème. La fumée n'est pas un signe pour Ulysse donc, comme le croit une « plate polyphémie », c'est-à-dire une assemblée de cyclopes, de borgnes qui laissent échapper l'enjeu de l'affaire. Lacan change alors de référence et passe aux incendies de forêt et au sommeil du fumeur imprudent. La fumée est alors le signe du fumeur à son dieu, à qui le feu appartenait et à qui il a été dérobé, un dieu qui manigancerait tout. Un signe en effet n'est supposé faire signe que si on lui suppose un sens. Et pour qu'il y ait un sens, il faut l'Autre de l'un.

Si l'objectif d'une analyse est de passer à un signe sans sens, à un signe réel, à assécher le symptôme, à l'abandonner donc comme signe à l'Autre en ne l'entretenant plus comme tel, parce que le dieu qui manigancerait tout manque, en fait, à l'appel, si l'objectif d'une analyse est celui-ci, comment aider un contrôlant ?

Certes pas en l'encourageant à trouver le bon sens, celui qui ferait « signe d'intelligence » entre son analysant et lui, car justement cette intelligence manque.

Une première façon de répondre est connue. Au même titre que l'analyste dans l'interprétation ne vise pas à susciter un effet de compréhension chez l'analysant mais un changement de place du sujet, l'action du contrôleur doit être non de faire comprendre

3. Le *Trésor de la langue française*.

quelque chose au contrôlant, mais de le déplacer dans sa relation à l'analysant pour que le transfert de l'un – analysant – ou de l'autre – analyste – ne fasse plus obstacle à l'avancée de la cure, autrement dit pour restaurer une place vide là où une fixation fait sens, sens bouchon. Mais cette réponse s'avère grosse de tous les dangers de rechute dans ce qu'elle veut éviter, car comment assurer que ce n'est pas la même chose habillée d'un nouveau nom, le déplacement venant à la place de la compréhension, le contrôle restant entendu là comme maîtrise, savoir-faire ?

S'il faut renoncer à comprendre, renoncer à calculer, ou plutôt s'il faut faire valoir dans chaque cas le point d'incompréhensible, d'incalculable, pour être dans l'axe juste de la politique de l'analyse, avançons qu'il devrait être possible d'articuler en une question la façon dont cette juste politique peut s'actualiser face à ce qui se présente comme connaissance ou savoir-faire. Et qu'est-ce qu'un contrôle, sinon le rapport par le contrôlant au contrôleur de la connaissance qu'il a de la cure de son analysant ? Cette question pourrait avoir l'énoncé suivant : « Mais qu'est-ce que j'en sais ? », l'accent étant à mettre sur le *mais*, comme mais d'objection. Au contrôleur, d'une façon adaptée à chaque cas, de mettre en fonction un « mais qu'est-ce que j'en sais ? » qui revient ainsi au contrôlant.

Cette mise en fonction peut se faire par des énoncés très divers, voire apparemment contradictoires. Ainsi, à propos de l'assentiment systématique de Lacan à ses contrôlants débutants, et puisque les anecdotes n'ont pas manqué le concernant, permettez-moi d'y aller de la mienne. Elle n'est pas extraite d'une séance de contrôle, mais d'analyse. Si dans le passage commenté plus haut il n'avait pas été question d'intelligence, je ne l'aurais pas rapportée, mais la coïncidence m'a paru trop belle, signe d'intelligence donc, avec la réserve d'ironie qui convient. Donc, une fois que j'avais compris, grâce à la lecture de Lacan, des choses me concernant qui me paraissaient capitales, je me suis empressé de les lui rapporter. « Comme c'est intelligent » a été la réplique en retour, dite d'un ton si hyperboliquement admiratif qu'il ne pouvait qu'en être suspect... J'ai donc remballé mon exposé, pour m'interroger sur ce qui m'avait amené à vouloir à tout prix le lui fourguer.

J'ose croire que jusque-là nous nous entendons, que nous sommes tous peu ou prou d'accord. Mais notre accord tiendra-t-il si je

formule les choses de façon plus radicale ? « Qu'est-ce que j'en sais ? » implique certaines conséquences bien plus désagréables que le consentement à ne pas savoir. Bernard Toboul avait ici suscité la discussion en disant de la psychanalyse qu'elle devait ne servir à rien. Énonçons cela ainsi : « On ne peut rien pour l'autre. » Or, qui acceptera ce propos sans gêne, sans malaise, sans envie de le contredire, ou au moins de le prolonger d'un « mais », un mais atténuateur cette fois, le célèbre « mais quand même... » ? Cela va non seulement contre nos velléités éducatives, que bien sûr nous n'avons jamais eues, mais aussi contre nos volontés thérapeutiques, qui peuvent bien être, pour partie, au départ de notre intérêt pour la psychanalyse. Nous est-il tolérable de prendre acte dans ses conséquences du fait que l'on ne peut rien pour l'autre ou, plus justement, que nous ne pouvons que lui indiquer, sur le tableau qui lui bouche la vue, la place d'un trou ? Et cela en nous rappelant de surcroît que lui ouvrir cette voie ne le mènera pas à un meilleur tableau, même s'il apparaît à un premier regard différent. C'est la répétition qui est l'issue certaine du parlêtre, une impasse donc. Une impasse infranchissable, qui peut s'avérer passe à la libération du symptôme, c'est une expression de Lacan – si le psychanalyste d'abord, mais pas lui tout seul, y consent.

RIP : Réseau institution et psychanalyse

Jean-Pierre Drapier *

Réseau et communauté

Le Réseau institution et psychanalyse se veut un lieu où peut s'écrire pour le praticien et la communauté, se réfléchir, se théoriser donc la « pratique, inscrite dans un contexte institutionnel », c'est-à-dire « une clinique psychanalytique à plusieurs », pour reprendre les syntagmes de Manuelle Krings. Dans le cas de la psychose, il y a la nécessité de convoquer une clinique non plus structurale mais du nœud borroméen faisant sa place à la suppléance mais aussi d'articuler théorie lacanienne et psychothérapie institutionnelle. Cette réflexion déjà présente dans le texte de Manuelle Krings prend son développement dans celui de Serge Bruckmann : de « la constellation transférentielle » de Tosquelles à « la scène institutionnelle » où le psychotique répète, il nous montre comment sans les concepts lacaniens ou repensés par Lacan le moment de conclure serait toujours suspendu.

Grâce à cette rubrique ouverte dans et par le *Mensuel*, nul doute que ces premiers travaux sur psychanalyse, psychose et institution en appelleront d'autres : la pensée se développe en réseau...

* Responsable du Réseau institution et psychanalyse, drapier.jp@wanadoo.fr

Manuelle Krings

Ce que la psychose nous empêche d'oublier *

Avant d'organiser ce colloque, nous discutons avec Christian Demoulin de ce qui caractérisait une clinique psychanalytique abordant la psychose schizophrénique dans une pratique à plusieurs, et qui maintient la place du symptôme. Je me suis attachée à répondre à cette question.

La psychanalyse, quel que soit le dispositif qui s'en réfère, prend en compte l'impossible d'un complet bien-être et on peut dire que depuis Freud puis Lacan le « malaise dans la santé mentale » est lié à la prise en compte du symptôme plutôt qu'à l'élimination de celui-ci. Symptôme qui est défini « par la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine ¹ », nous dit Lacan.

Une clinique qui prend en compte la façon dont le sujet jouit de son inconscient nous amène à préciser et à interroger le lien particulier qui se tisse dans le transfert avec le sujet schizophrène. À partir de là, il importe de caractériser ce qui est proprement psychanalytique dans cet abord de la schizophrénie. Pour cela, il y a lieu d'identifier des symptômes et d'élaborer une théorie explicative propre à la psychanalyse. Ce travail tente de définir un dispositif à plusieurs qui respecte le psychotique en tant qu'homme libre, c'est-à-dire comme sujet ne s'inscrivant pas dans la fonction phallique. Un dispositif qui, néanmoins, ouvrirait sur un lien social dont on sait qu'il est problématique dans la schizophrénie.

Si notre époque n'est plus celle des « fous de cour », ceux qui ont le droit de dire au souverain les vérités qui dérangent, le fou n'a

* Pour le colloque « Psychanalyse dans la cité, Inconscient et santé mentale » de l'AFCLW, Liège, 20 octobre 2007.

1. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 18 février 1975 (ALI, p. 100).

rien perdu de sa capacité de dire les vérités à celui qui accepte de le rencontrer. Le schizophrène ferait aussi loupe sur notre pratique de « psy ».

Ma pratique, inscrite dans un contexte institutionnel, s'adresse à des patients psychotiques adultes, pour la plupart schizophrènes, dans leur milieu de vie. Elle s'inspire de la psychothérapie institutionnelle telle que François Tosquelles et Jean Oury l'ont conceptualisée à partir des années septante, si ce n'est qu'elle ne se situe pas à l'intérieur d'un établissement psychiatrique mais dans un réseau ouvert au sein de la cité.

Au Club André-Baillon, nous proposons un dispositif thérapeutique à plusieurs à chaque patient qui fréquente le centre de santé mentale, mais seuls certains y participent. Les paranoïaques ou les paraphrènes se limitent en général aux liens individuels et utilisent peu le dispositif « Club ». Ce sont surtout les patients schizophrènes auxquels la production délirante n'apporte pas d'apaisement suffisant, ainsi que certains névrosés, qui l'utilisent le plus souvent.

En partant des observations cliniques, il s'agit pour moi d'articuler les données de la psychothérapie institutionnelle avec les éléments apportés par Lacan dans la théorie des discours, des nœuds borroméens, de la suppléance au Nom-du-Père et du *sinthome* en tant que nouage dans la psychose ², c'est-à-dire la deuxième période de l'enseignement de Lacan, qui permet de dépasser l'hypothèse structuraliste, laquelle situe le sujet psychotique du côté de la forclusion du Nom-du-Père, impliquant une non-accession à la castration, un accès impossible au désir, au fantasme et au transfert.

L'hypothèse de la clinique borroméenne, avec la possibilité de la suppléance, ouvre en effet plus de perspectives permettant de prendre en compte les parcours singuliers des sujets schizophrènes. Par exemple lorsque la psychose est non déclenchée, re-compensée ou stabilisée dans la paraphrénie. La suppléance est « ce qui permet au sujet psychotique de se tenir dans le cadre de la réalité et dans le lien social, avant le déclenchement ou après, quand ça s'arrange un peu ³ », nous dit Colette Soler.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, 1975-1976*, Paris, Seuil, 2005.

3. C. Soler, *La Querelle des diagnostics*, cours 2003-2004, p. 173.

C'est ainsi qu'en répondant à la question de départ, une autre question a émergé : « La prise en compte du sujet schizophrène dans ce dispositif à plusieurs se référant à la psychanalyse, ouvre-t-elle sur l'élaboration d'une suppléance par un "sinthome", tel que l'avance Lacan dans son séminaire *Le Sinthome* de 1975-1976 ? Et si oui, comment ? »

La praxis comme préliminaire

Dans la rencontre avec le sujet schizophrène, j'ai pris en considération plusieurs observations cliniques comme repères pour penser un dispositif qui tout en respectant « l'homme libre » ne glisserait pas dans le débordement de jouissance ou l'écrasement du symptôme.

Quand on s'autorise à soutenir une clinique de la psychose, il importe de se référer à la notion de praxis telle que Freud l'a énoncée dans la leçon qu'il donne à ses élèves afin de les initier à sa découverte de l'inconscient en 1916 :

« Lorsque, par la suite d'une ignorance matérielle, vous n'êtes pas à même de juger, vous ne devez ni croire ni rejeter. Vous n'avez qu'à écouter et à laisser agir sur vous ce qu'on vous dit. (Immersion, prêter sa présence.)

La conception psychanalytique n'est pas un système spéculatif, il s'agit d'un fait d'expérience, d'une expression directe de l'observation ou du résultat de l'élaboration de celle-ci ⁴. (Praxis.)

Freud incite à la praxis et non à l'adaptation de la clinique à la théorie. Il ne s'agit donc pas d'appliquer un savoir bien défini à une pratique, mais de partir du discours du sujet et du symptôme pour élaborer un savoir.

Lacan, dans son « Petit discours aux psychiatres ⁵ » en 1967, abordant la position analytique dans la rencontre avec la psychose, insiste sur le fait que la psychanalyse n'est pas un outil pour « comprendre » puisque les faits subjectifs ont des fondements de non-sens. Au contraire, le psychiatre concerné par le fou rencontre son angoisse.

Il s'agira de rencontrer la psychose en tant que structure à part entière et de travailler à une élaboration théorique, pas seulement à

4. S. Freud, « Généralités sur les névroses » (1916).

5. J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres », énoncé le 11 octobre 1967 à Sainte-Anne, que l'on trouve sur Internet dans « Pas tout Lacan ».

partir de la théorie de la névrose, la névrose qui n'est pas la structure « étalon » de l'existence, même si elle en est la norme, nous dit Yves Le Bon ⁶...

Cet abord demande de se dégager continuellement de la logique qui fait référence dans la conceptualisation psychanalytique, celle de la névrose, et de se soutenir de façon stricte d'une praxis qui, bien que déroutante, tente de maintenir la rigueur de l'observation clinique. C'est sur ce type de déroute que je vous propose de m'accompagner.

Les observations cliniques sur lesquelles s'est basé ce travail peuvent se résumer en trois points principaux :

- la pratique de la « palabre » comme discours délimitant un « espace du dire ». Jean Oury tente de le définir dans son séminaire sur le collectif en 1984 ⁷ ;

- la répétition des « va-et-vient » incessants que le psychotique effectue dans le lien social, lien avec ses référents thérapeutiques de même qu'avec les proches qu'il a choisis (ou institués) ;

- la production d'un agencement sur un mode particulier soutenu par un lien transférentiel multiréférentiel, sans lien avec le supposé savoir, agencement différent d'un amas ou d'une suite de uns, en série.

La palabre comme « espace du dire »

Georges Devereux, psychanalyste et ethnopsychiatre, écrivait que « si les troubles psychiques sont aussi fréquents dans les sociétés primitives que dans la nôtre, il n'en est pas de même pour la schizophrénie qui est quasi totalement absente dans les sociétés véritablement primitives ». Par contre, dit-il, « la schizophrénie apparaît dès qu'il y a acculturation brutale ⁸ » et donc entrée dans un autre type de lien social.

Or ces sociétés primitives échappent au discours du maître : elles sont basées sur le mythe alors que, dans notre monde moderne, le lien social relève du discours du maître ou d'une de ses variantes.

6. Y. Le Bon, « Trois jours sur la psychose », *Le Cahier du stage*, n° 1, collège clinique de Bourgogne Franche-Comté, mai 2003.

7. J. Oury, « Le collectif », dans *Le Séminaire 1984-1985*.

8. G. Devereux, *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard, 1970.

Le sujet schizophrène partage avec le dit primitif le privilège d'échapper au discours du maître, écrit Christian Demoulin ⁹.

Lucien Bonnafé, psychiatre, témoin de l'hécatombe des malades mentaux pendant la Seconde Guerre mondiale mais témoin aussi des capacités de résistance des « aliénés » sortis des murs, disait, faisant allusion au traitement réservé aux malades mentaux par la France de Vichy : « Le fou est un sujet qui résiste, proteste et tente de dire autrement ¹⁰. » Ce qui situe une fois de plus le fou dans un rapport social.

Bien que le schizophrène échappe au discours du maître, il n'est pas toujours sans rapport social. Or, dans une logique lacanienne, ce dit lien social dit discours.

Qu'en est-il de ce lien social avec le schizophrène qui, comme l'avance Lacan dans « L'étourdit », « se spécifie d'être pris sans le secours d'aucun discours établi ¹¹ », ce qui n'implique d'ailleurs pas qu'il ne soit pris dans aucun discours.

Considérons « la palabre » comme un discours non établi faisant lien social particulier en délimitant un « espace du dire ». En quoi consiste « la palabre » telle que je l'avance ? La palabre est un discours qui se base sur l'abduction, c'est un discours ponctué par des hypothèses abductives permettant un dialogue sans fin toujours repris. Ces hypothèses viennent ponctuer sans le conclure, sans jamais vraiment clore le discours.

Qu'est-ce que l'abduction ? D'après Charles Sanders Pierce, nous raisonnons de trois façons : par induction, par déduction et par abduction ¹².

Par déduction, je révèle une loi qui prédit un résultat certain.

Par induction, je formule une loi probable à partir d'une série de résultats, mais un résultat qui contredit cette loi annule l'induction.

9. C. Demoulin, « Les psychiatres et la psychanalyse aujourd'hui », dans *Hors discours*, Grapp, Paris, Diffusion Navarin, Seuil, 1988.

10. L. Bonnafé, *Désaliéner ? Folie(s) et société(s)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1996.

11. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 31, et dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 474.

12. C. Sanders Pierce, sur Internet : www.crocodilus.org-philosophie.

Avec l'abduction, je suis face à un résultat curieux, inexplicable ; il s'agit alors de trouver une hypothèse qui rendrait ce résultat non plus curieux mais probable. Ce raisonnement est typique des découvertes scientifiques révolutionnaires, *eppur si muove* ! C'est une quatrième hypothèse parfois hasardeuse qui est soumise à sa propre faillibilité, elle est comme un pari. Tant qu'elle donne des résultats concluants, l'hypothèse tient. Celles de Sherlock Holmes pourraient en être une illustration.

L'abduction est donc un processus pendant lequel une hypothèse est générée selon laquelle des faits surprenants, déraisonnables, peuvent être expliqués et en deviennent « dicibles ».

Dans son séminaire de 2003-2004, *La Querelle des diagnostics*, Colette Soler parle, à propos de la modernité, de « discours épiphaniques ¹³ » ; discours fondant des liens sociaux « épiphaniques » : « Les liens sociaux non établis sont des discours qui s'autorisent d'un dire contingent pour établir pendant un temps, et pour quelques-uns, un lien qui n'est pas dans le programme des discours établis », mais lien quand « les discours épiphaniques sont des discours singuliers, des discours livrés à la contingence de l'inventivité individuelle ¹⁴ », nous pourrions dire des discours non établis. « Ce sont les discours de la novation, comme liens fondés sur des suppléances autres que le Nom-du-Père. » N'est-ce pas là une façon de dire l'abduction ?

Palabrer, c'est ponctuer la phrase interminable du sujet psychotique et tenter de faire point de capiton (les « ritournelles » de Z qui n'en peut plus d'entendre des bribes de chanson en boucle). On sait que la psychose est une pathologie du point de capiton : point de capiton dans la diachronie du discours (le temps de la phrase) et point de capiton dans la synchronie de la métaphore ; comme la métaphore n'opère pas dans le discours du psychotique, qui reste aux prises avec la métonymie, il reste à considérer le temps de la phrase.

Si le psychotique entre dans la palabre et la soutient, il travaille à ponctuer son discours ; mais il n'y entre pas toujours, et s'il y entre, il ne la soutient pas toujours. Cela nous renvoie aux deux façons d'être au monde du sujet schizophrène : d'une part quand il proteste et refuse le discours du maître, tout en restant dans un discours, c'est

13. C. Soler, *La Querelle des diagnostics*, op. cit., p. 102.

14. *Ibid.*, p. 103.

alors qu'il peut entrer dans la palabre, ou d'autre part quand, « martyr de son inconscient ¹⁵ », il se met à l'abri, hors discours, afin d'échapper au dire sans fin de l'Autre, traversé par la voie de ses voix, perçues comme venant d'un Ailleurs, avec un grand A. Aux prises avec ses voix, le sujet est pris dans un symbolique qui ne parvient pas à faire chaîne signifiante, symbolique « déchaîné », confondu avec le réel.

Il s'agirait dans notre dispositif de pouvoir maintenir ensemble ces deux faces du rapport à l'autre dans la schizophrénie.

La palabre propose une interlocution avec un petit autre, un sujet parlant, et de cette interlocution émerge un dire du sujet qui tente de décompléter le grand Autre, à condition que l'interlocuteur reste à la place du petit autre de l'altérité subjective et non en place du grand Autre persécuteur comme le grand Autre des voix.

Palabrer introduit un acte de dire qui se distingue du dit venu des voix de l'Autre avec un grand A. Un acte de dire qui ponctue sans conclure, une conclusion se percevrait du côté de la persécution et irait dans le sens du discours déchaîné, alors que la ponctuation à l'aide des hypothèses fait chaîne par le biais des points de capiton. Il s'agit d'une ponctuation qui ne pourrait alors jamais être un point final persécuteur mais seulement un point virgule capitonnant pour un temps ¹⁶. On pourrait dire que le schizophrène tente par ses hypothèses abductives de produire une élaboration mythique. Dans un discours mythique, il y a mille versions et une mille et unième est toujours possible. Chaque version change un peu, il n'y a que des variantes : c'est du « bricolage » opposé à une technique maîtrisée. Le mythe n'est pas le discours du maître mais tente de faire chaîne dans un discours déchaîné.

Élaborer un mythe, c'est tenter de symboliser le réel, comme le dit Lacan dans son séminaire *La Relation d'objet* à propos de Hans, et symboliser le réel, dans le cas de la psychose, est une entreprise sans fin, toujours à reprendre de par l'indistinction du symbolique et du réel ¹⁷.

15. C. Soler, *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002.

16. Cf. note 5.

17. M. Bousseyroux, « De la fêlure aux gouffres », dans *Clinique de la psychose*, séminaire École 2004-2005, EPFCL.

La palabre offre un espace du dire permettant l'élaboration d'un mythe. Comme si les hypothèses abductives pouvaient être rapprochées des théories sexuelles infantiles qui contribuent à construire le mythe.

Il y aurait une parenté entre la position structurale du schizophrène et la possibilité de fonder un discours nouveau, comme l'élaboration d'un discours religieux dans une secte, ou parfois certaines inventions... Mais tenir cette position a un prix, X confie combien c'est épuisant d'être Dieu !

La palabre inclut un discours qui noue entre les sujets un lien social non établi ou épiphanique et un acte de dire toujours à reprendre parce que jamais vraiment capitonné, jamais dit « pour de bon » comme disent les enfants, mais dit quand même.

Dans la palabre, le sujet disant peut se nommer au sein d'un agencement. Un agencement particulier comme peut parfois l'être un club thérapeutique. « Parfois », car ce n'est pas une évidence, la précarité règne et cela ne sera que s'il y a du dire, « un espace du dire », condition nécessaire mais non suffisante. Ce dire qui noue a cela de particulier dans le contexte de la psychose qu'il noue mais de façon éphémère. Ça noue mais aussi ça se dénoue. La palabre serait donc un espace du dire et de l'autonomination faisant un nouage précaire.

Tout ce que je propose ici procède d'une hypothèse abductive et donc faillible qui peut tenir un temps, le temps de penser un dispositif qui tient compte de la coexistence du lien social et de l'exclusion du schizophrène du discours du maître. Manière de remettre en question le hors-discours du même schizophrène inscrit dans un lien social « non établi » certes, mais lien social.

Les va-et-vient comme *Fort-Da*

Dans le transfert, l'analyste prête sa présence au patient et non l'inverse. Les pratiques à visée réadaptive ou normative pourraient bien inverser le dispositif, empêchant le transfert, mais le psychotique ne s'y trompe pas ; si le dispositif tient plus en compte le symptôme du soignant que celui du patient, il ne le pardonne pas et ne se laisse pas rencontrer.

Le lien transférentiel avec lui ne se maintient que si l'interlocuteur répond à la place d'un grand Autre décomplété, alors que « l'Autre de la suggestion sans faille », c'est l'Autre « non barré », « l'Autre que convoquent toutes les psychothérapies de type rééducatif ¹⁸ », qui diffère de l'autre de la palabre, l'Autre est passé à l'altérité subjective ou du moins la vise ¹⁹.

Le psychotique n'en finit pas de laisser se confondre son interlocuteur avec l'Autre persécuteur. Le dispositif n'a alors de cesse de décompléter ce grand Autre, tandis que chez le sujet alternent une position de refus du discours du maître, dans un discours quand même, et une position hors discours. (Monsieur X se prend pour Dieu et refuse tout contact social et me dit qu'il refuse nos entretiens mais en continuant à accepter mes invitations à venir me le dire quand même.)

Revenons-en à l'observation clinique : dans le déroulement de la trajectoire des patients, à qui l'on prête sa présence dans le transfert, le lien est ponctué, si on les laisse venir, des va-et-vient du patient. Madame Y le dit très précisément : « *Ad vitam æternam*, ça me tue, ça doit pouvoir s'arrêter pour que je puisse y aller. »

On assiste d'abord à une errance, qui parfois devient circulation d'un point à l'autre selon un parcours étonnamment libre, libre de toute logique phallique, mais non pas aléatoire et qui fait penser à « des lignes d'erre », comme disait Deligny qui travaillait avec des enfants autistes.

Le sujet psychotique ne s'adressera pas à un autre sur la base d'un supposé savoir agalmatique mais à partir d'un trait qu'il choisit selon une logique qui lui est propre et qui résiste bien souvent à notre « compréhension » ; il ne suppose pas au clinicien un savoir, sur lequel se base le transfert dans la cure du névrosé, « il n'a rien à faire de son titre ²⁰ ».

L'analyste prête sa présence, se fait le support de l'objet de l'autre, mais un objet dont le psychotique ne se défait jamais vraiment. Un objet pour lequel l'analyste se fait « dépôt consigné ».

18. C. Soler, *La Querelle des diagnostics*, op. cit., p. 153.

19. Cf. note 6.

20. Y. Le Bon, « Trois jours sur la psychose », art. cit.

Après un temps imprédictible, il lui arrive régulièrement de revenir s'assurer que l'objet déposé sous la forme d'un signifiant, ou d'un dire, ou d'une expression plastique, ou sous toute autre forme est toujours bien là, parfois très concrètement. (La lettre de A qui demande à la lire trois ans après l'avoir déposée et le temps de la retrouver me dit : « On me l'a volée ! »...)

Une fois un objet déposé dans ce que je propose d'appeler « la valise consignée du transfert », vont s'effectuer des va-et-vient.

L'objet est déposé selon la consigne du sujet qui le dépose, qui prétend le retrouver tel quel lors de ses va-et-vient. En particulier, quand l'objet consigné est un signifiant, le psychotique entend bien ne pas en être dépossédé comme le ferait une interprétation dans la cure du névrosé. C'est toujours son signifiant qui, s'il peut être pris dans la chaîne d'un discours comme la palabre, doit pouvoir en ressortir tel quel et être redéposé autrement ou, pourquoi pas, de la même façon mais à un moment que lui-même choisit. Lacan parle de l'analyste « scribe » qui transcrit au pied de la lettre ²¹.

Le « va-et-vient » dans ce lien transférentiel pourrait être une tentative de séparation que le sujet n'assume jamais, ne pouvant inscrire le manque ni assumer la séparation d'avec l'objet *a*, mais en la tentant et la retentant incessamment, dans un dispositif qui cherche à reconstituer l'objet perdu et retrouvé sans fin. Cet objet *a* qu'il « garde dans sa poche », il peut parfois le laisser un temps dans le « dépôt consigné du transfert » alors qu'il vaque à sa propre circulation.

C'est dans ce va-et-vient comme mise en acte d'un interminable *Fort-Da*, répétition à l'identique d'une séparation jamais assumée mais toujours retentée, que le psychotique risque un semblant de désir ²².

Par ce va-et-vient au sein de la palabre, le schizophrène déploie son symptôme en deçà d'un nouage. Soutenir ce va-et-vient dans un espace du dire pourrait aider à l'élaboration d'un sinthome en donnant l'occasion à une éventuelle autonomation de faire nouage.

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981.

22. Cf. note 7.

La production d'un « agencement »

Si dans une pratique à plusieurs, on rencontre le psychotique dans un lien qui se soutient de la palabre, que l'on tient compte dans le transfert des va-et-vient comme d'un symptôme qu'on laisse parler, et que le patient schizophrène peut librement circuler et s'adresser, celui-ci produit un agencement particulier où il institue, dans l'hétérogénéité, un collectif dont il fait lui-même partie.

« Un, c'est peu, deux, c'est trop ou trop peu, il en faut plusieurs ! » Plusieurs, une série, mais pas n'importe laquelle, pas n'importe comment.

Ce transfert multiréférentiel permet au psychotique de soutenir plusieurs adresses. Chaque interlocuteur du collectif est manquant de par sa présence en tant que parlêtre. L'agencement prend en compte plusieurs thérapeutes et patients. Le sujet schizophrène circule librement au sein du collectif qu'il a lui-même institué au gré de ses adresses multiples et non prédictibles. Collectif nécessairement hétérogène parce qu'il rassemble des sujets qui acceptent de le constituer à partir d'une place rendue singulière de par leur subjectivité. Par contre, si nous laissons mettre à la place du grand Autre, l'Autre dont la parole fait commandement, le psychotique persécuté s'en va se mettre à l'abri. Et cela ne manque pas d'arriver dans les situations de suivi institutionnel où l'on ne parvient pas à se maintenir dans les limites du champ de la parole mais où l'on est pris à partie dans des confrontations à la réalité. On comprend alors l'intérêt et même la nécessité d'une pratique à plusieurs : un transfert multiréférentiel permet au soignant, si possible, d'éviter d'occuper la place de l'Autre persécuteur ou du moins de ne pas y rester.

En passant la main à un autre du collectif, on participe à décompléter le grand Autre. Le collectif est donc un agencement institué par le schizophrène qui implique par sa structure un suivi et un suivant, une série qui participe à décompléter l'Autre. Chaque interlocuteur manquant vient confronter le psychotique à un « Autre troué ». Un grand Autre qui passe au petit autre de l'altérité, dans cette circulation du suivi, au suivant, entre différents intervenants choisis. Un Autre troué par la mise en série dans un agencement hétérogène.

Nous avons évoqué à travers tous ces méandres une pratique basée sur la palabre, nouant pour un temps avec le schizophrène un lien précaire, remis en cause par une possible persécution ; lien qui nécessite d'être pris à plusieurs dans un transfert multiréférentiel.

Un agencement hétérogène que l'on peut nommer « collectif » est alors produit. Ce collectif est institué au gré des adresses multiples et non prédictibles. Ce dispositif ouvre un espace du dire où l'analyste, parmi d'autres, prête sa présence comme « dépôt-consigne » au schizophrène qui s'inscrit dans un va-et-vient incessant et travaille à se faire un nom.

Le psychotique nous empêche d'oublier que nous n'avons rien à comprendre à sa manière d'être au monde, nous, névrosés, aliénés à la logique phallique, mais qu'en prêtant notre présence, un lien se nouera peut-être, même s'il reste précaire.

Le sujet schizophrène prenant place dans un tel agencement peut trouver l'occasion d'un travail d'autonomination qui ferait suppléance, mais il reste souvent pendant un temps indéfini et parfois très long en deçà du nouage par l'autonomination. C'est surtout en deçà de ce nouage qu'intervient la pratique à plusieurs, telle que j'en ai présenté le dispositif ²³.

« Nora, partenaire de Joyce qui trouve sa suppléance en dehors du Nom-du-Père et pour qui sa partenaire ne fait pas symptôme ; Nora, n'est pas symptôme, elle n'est pas Dieu, [...] elle n'est pas un objet spécularisable banal, elle n'est pas le double de Joyce... Elle est un corps d'appoint pour Joyce qui n'a pas de corps. Nora le partenaire "valise", importante ; dont on ne se sépare pas facilement ²⁴. »

Voici ce qu'écrit, en substance, Colette Soler. « Quand nous prêtons notre présence à des sujets schizophrènes, serions-nous parfois à cette place de "valise", le temps pour ces sujets d'exister dans un tissu social qui ouvrira peut-être sur une autonomination qui fera suppléance ? »

Mes hypothèses susciteront sans doute des controverses. Comment pourrait-il en être autrement quand cette pratique demande de s'abstenir de comprendre sans pour autant rester dans un non-savoir complet ?

23. Cf. note 8.

24. C. Soler, *op. cit.*

Serge Bruckmann

Psychanalyse et psychothérapie institutionnelle (de secteur) en 2007 * ?

Le terme improbable de « psychothérapie institutionnelle », créé par Philippe Koechlin et Georges Daumézon en 1952, essayait de symboliser une nécessité : il faut en permanence soigner ce qui mine les institutions en psychiatrie pour pouvoir être thérapeutique pour les patients. En d'autres termes, il faut repérer ce dont elles souffrent et l'analyser comme des effets des symptômes des patients et des soignants. Certains psychiatres et analystes le formuleront en termes de transfert sur la scène institutionnelle.

Parmi eux, François Tosquelles, dont il ne faut pas oublier qu'il arriva d'Espagne à Saint-Alban avec, dans la poche, les travaux d'Hermann Simon et la thèse de Lacan. Il aimait à dire que la psychothérapie institutionnelle ne pouvait marcher que sur ses deux jambes, l'une marxiste, l'autre analytique. Pour actualiser son propos, nous pourrions dire qu'il lui faut toujours reposer à la fois sur le collectif d'une part et sur la primauté de l'inconscient d'autre part.

Or psychanalyse et psychothérapie institutionnelle sont dorénavant jugées obsolètes dans les établissements psychiatriques. C'est dans ce sens que la question du titre se pose. Comment en 2007 faire entendre alors cette double référence, indissociable dans l'expérience pour qui se réfère à la psychanalyse dans sa pratique en psychiatrie ? Comment en faire entendre aux soignants de nos services le bien-fondé, les effets productifs pour les patients autant que la richesse dans la pratique pour eux-mêmes ?

Mais revenons un instant à la définition de la psychothérapie institutionnelle ébauchée en tête de notre propos : l'outil institutionnel doit être le plus sain possible pour pouvoir apporter un soin,

* Journée de l'AFCLW (B), Liège, 20 octobre 2007.

cela paraît évident en y mettant de la psychanalyse, ou plutôt de l'analyste.

Cette simplicité apparente recouvre pourtant une complexité constante qui tient autant au dispositif institutionnel de la psychiatrie de secteur qu'aux patients de plus en plus nombreux et à leurs pathologies de plus en plus variées, pathologies qui se cumulent et se croisent dans une promiscuité d'espaces où la folie se partage, où le délire des uns alterne avec les passages à l'acte des autres.

Le dispositif sectoriel lui-même complexe par son organisation et les articulations de ses éléments – centre médico-psychologique, unité d'hospitalisation, maison thérapeutique, appartements communautaires, centre de jour – donne support à une certaine iatrogénie, tout comme les symptômes et fantasmes des soignants eux-mêmes viennent troubler l'écoute des patients, de même que l'histoire institutionnelle, elle aussi sous-jacente en permanence, va induire des répétitions pathogènes. Il va sans dire que l'évolution actuelle de la psychiatrie s'intègre toujours davantage dans le souci gestionnaire et la médecine technicienne : un exemple en est donné par la formation des infirmiers et des psychiatres où il est plus question de comportements et de repérage de classification que de structure pathologique et d'échange entre sujets. Quant aux psychanalystes, si Lacan disait en 1964 qu'il leur arrivait de prêter « la main en France comme ailleurs à une pratique mitigée par le déferlement d'une psychothérapie associée aux besoins de l'hygiène mentale ¹ », ils ne sont dorénavant et généralement plus souhaités dans la plupart des services de psychiatrie.

Le mouvement de psychothérapie institutionnelle et la psychiatrie de secteur française, promus tous deux par les mêmes psychiatres puis leurs élèves, visaient le changement de l'asile et son ouverture sur la cité pour la première, la rupture avec l'asile pour la deuxième. Dans les deux cas, il s'agissait de se donner des conditions nouvelles de traitement de la psychose, « ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas ² », selon la célèbre formule lacanienne. Sous la forme d'un mouvement plus que d'une définition unique, la psychothérapie institutionnelle recouvre la référence au *dia-logos*, au

1. J. Lacan, « Acte de fondation » (21 juin 1964), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 237.

2. J. Lacan, *Ornicar?*, n° 9, p. 12.

langage et à la dialectique ; à l'engagement singulier dans le champ social ou associatif et au collectif tout à la fois, à la *déhiérarchisation* (la voix des « soignants » et des « soignés » participant du même poids dans le quotidien, par exemple) ; à la réinvention permanente des institutions (soit ce qui institue les formes du collectif : réunions, journal, club ou association, repas, ateliers, groupes...). Cet ensemble de références, c'est une évidence, ne va pas sans heurts ni inquiétudes dans la pratique du fait du questionnement permanent des places, de l'insécurité ainsi initiée et du jeu intersubjectif qu'il fait naître. Ainsi Tosquelles aimait-il à rappeler qu'il fallait en psychiatrie se reposer sans cesse la question : « Qu'est-ce que je fous là ? », jouant du signifiant bien sûr mais questionnant aussi et toujours le désir des infirmiers et des médecins comme celui de l'analyste. Le dispositif en place met donc la dialectique au premier plan, faisant du coup vaciller les certitudes déjà bien maigres des jeunes soignants. Il nous évoque l'analogie avec « l'art de l'analyste » qui « doit être de suspendre les certitudes du sujet ³ » pour que la cure ait lieu. Et si certains membres des équipes refusent ces références, les critiquent, voire s'ingénient parfois à les faire chuter, la même analogie pourrait faire y voir les résistances à l'œuvre.

Cette orientation des pratiques, référée à la psychothérapie institutionnelle, crée ainsi dans un établissement ou une partie d'établissement (un service ou un secteur notamment) une scène faite d'institutions sans cesse renouvelées, en mouvement permanent. Cette scène sert de support au déploiement transférentiel de la structure psychotique et de ses avatars singuliers, tel un théâtre dont les institutions et les soignants seraient les décors vivants mis à disposition des patients acteurs de leurs répétitions. Ainsi peut avoir lieu un transfert multiréférentiel (comme le rappelait M. Krings), ce que Tosquelles appelait poétiquement la « constellation transférentielle ».

En voici un exemple clinique. M. E. interroge d'emblée par ses symptômes violents ou transgressifs la capacité d'accueil et la tolérance du service. De multiples fois hospitalisé librement ou sous contrainte depuis cinq ans, l'automatisme de répétition le conduira, par ses agressions, ses menaces, son irrespect des règles de l'unité

3. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 251.

d'hospitalisation et ses prises de toxiques et d'alcool parfois massives, à des décisions médicales d'exclusion, de rejet hors de la scène institutionnelle. Ce mode de sortie de la scène, cette mise hors jeu, vécue de multiples fois dans son histoire, fait bien sûr analogie avec la forclusion signifiante et sa conséquence, le mécanisme hallucinatoire tel que décrit par Lacan : « Ce qui a été rejeté du symbolique reparaît dans le réel ⁴ », d'autant plus que dans le cas de M. E. la sortie signifiait retour à une forme de réel particulièrement angoissant dans un vide social invivable (rejet de son amie, absence de logement...). Il cherchera souvent une réadmission, mais ne pouvant formuler sa demande il passera à l'acte en mettant sa vie en danger. Une fois réhospitalisé, il endossera chaque fois rapidement les habits du rôle bien connu de lui de bouc émissaire, de mal aimé, justifiant ainsi ses actes violents et impulsifs. L'équipe évidemment sera régulièrement divisée à son encontre, la majorité l'étiquetant psychopathe ou pervers, au mieux hystérique et donc manipulateur, n'entendant pas la répétition comme une nécessité pour lui et faisant d'abord appel à la Loi, appel au Père en quelque sorte aux fins de cessation de paiement du lourd tribut payé à ce patient indigne. Indigne en effet de toute la patience, l'énergie, l'intérêt qui lui étaient portés mais sous la forme de l'interdit, de la coercition : M. E. devait être « cadré », terme volontiers employé dans les services de psychiatrie lorsqu'une équipe se sent débordée face à un patient qui en fait exploser les repères.

Progressivement certains lâcheront prise sur leur savoir et abandonneront ce désir de maîtrise pour se faire plutôt support d'une mise en mots plutôt que d'actes : ce passage pouvant s'apparenter au glissement du discours du maître et de l'universitaire à la fois à celui de l'analyste. Il sera alors entendable à force de réunions, d'analyse, de confrontations aussi au sein de l'équipe que la mise en jeu de la répétition est inéluctable sur la scène institutionnelle. « Ce qui ne peut pas être remémoré en mots se répète dans la conduite », dira Lacan, citant Freud. À l'*automaton* se noue la *tuché*, le réel comme rencontre ⁵, nous dit Lacan, le réel du trauma pour M. E.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 57.

5. *Ibid.*, p. 54.

Il lui aura fallu plusieurs années (mais n'est-ce pas aussi ce qui est nécessaire dans une cure de névrosé) pour s'entendre rejouer les mêmes actes sur la même scène. C'est comme s'il y avait alors surissement de sens – un équivalent d'*insight* – et qu'était apparu pour le patient psychotique que ses actes s'adressaient jusqu'alors à un Autre à travers le transfert, au « collectif » qui comprenait tout à la fois l'équipe soignante, les institutions mais aussi l'espace et les murs, dont on sait l'aspect contenant pour les psychotiques. C'est alors qu'il pourra y avoir passage du transfert au collectif où tout se trouvait entremêlé à quelques transferts singuliers où l'Autre prend consistance dans sa singularité même. Alors, dans son cas, il pourra y avoir rencontre et ébauche d'une relation transférentielle qui le mette au travail, alors que jusque-là la répétition s'avérait seulement mortifère et stérile. Les actes encore transgressifs de M. E. pouvaient du coup prendre sens pour l'équipe : ils avaient valeur pour certains d'*acting out*. « *L'acting out* [...] c'est l'amorce du transfert. C'est le transfert sauvage ⁶ », dit Lacan. La relation transférentielle à son médecin et à un infirmier en particulier permet ensuite, à l'occasion d'un de ses actes interprété au sein de l'équipe comme un *acting out*, une sortie, qu'il accepta cette fois sans difficulté avec proposition en ambulatoire d'un soutien social par un éducateur d'un centre d'hébergement et des entretiens réguliers avec l'infirmier. Plusieurs mois durant il put ainsi ne pas avoir recours à l'hospitalisation.

Cet exemple clinique illustre le mouvement thérapeutique et ses différentes phases souvent indispensables avec des patients parmi les plus difficiles dans les services de psychiatrie, psychotiques ou *border line* dont l'expression pathologique passe par l'acte et sa répétition itérative et peu supportable. Il y faut la référence à un dispositif institutionnel qui privilégie le collectif et l'accueil de chacun en acceptant de donner une scène à ce qui ne peut pas ne pas se rejouer pour pouvoir se dénouer. Il y a là analogie avec l'analyste qui « assurément dirige la cure » mais sans « diriger le patient ⁷ ». Et c'est à ce prix que le transfert dans sa réalité même, c'est-à-dire « la présence du passé », « une présence en acte ⁸ », peut s'installer.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 148.

7. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 586.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 206.

Cette pratique institutionnelle référée à la psychanalyse peut susciter des divergences, des désaccords profonds au sein de l'équipe, hospitalière dans le cas de M. E., voire des équipes quand elles sont plusieurs concernées par le même patient. Ces conflits sont alors à interpréter dans le transfert, ce que recouvrait en partie pour Freud le contre-transfert, comme expression des conflits et des clivages du patient. Et il est remarquable de noter qu'en général cette interprétation produit des effets de résolution chez le patient. On voit là combien la prise en compte de l'inconscient et de ses manifestations, y compris sous forme d'actes, peut être opérante pour le patient et diminuer progressivement la violence institutionnelle.

Une deuxième illustration clinique peut éclairer autrement les modalités de cette pratique institutionnelle. M. C. arriva dans le service en hospitalisation d'office il y a dix ans par transfèrement de la maison d'arrêt, après six mois d'incarcération pour des coups de couteau donnés dans un état délirant majeur, mêlant des thématiques de persécution et de grandeur. Le risque de passage à l'acte dangereux subsista longtemps. Il se présentait alors méfiant, réticent, bizarre. Il angoissait l'équipe, qui ne savait répondre à son impulsivité. Son parcours de toxicomanie à l'héroïne et de plusieurs séjours hospitaliers et pénitentiaires, ajouté à sa présentation de baroudeur tatoué, provoquait dans l'équipe infirmière et médicale nombre de fantasmes sur sa dangerosité potentielle.

Après une longue hospitalisation de près d'un an, il est refusé par un centre intersectoriel de réinsertion et il est décidé de lui proposer l'appartement thérapeutique du service, où il résidera plusieurs mois en congé d'essai, avec un contrat où figuraient également des activités au centre de jour du service ainsi qu'à l'hôpital pour continuer un groupe vidéo.

À cela se conjugue une séance hebdomadaire dans notre CMP avec une psychologue analyste qui prendra rang pour lui de psychothérapeute. Ses soins s'organisent donc de façon plurielle, articulée, tenant compte de ses demandes et de son investissement sur tel ou tel des soignants du service. Le dispositif de soins a pu se déployer progressivement, permettant un appui, et la constellation s'est constituée d'abord sur le collectif indifférencié puis sur plusieurs d'entre nous. Quant à la pratique du contrat, elle est ancienne dans

le service : le contrat stipule l'engagement du patient mais aussi celui de l'équipe, du service, de même que la durée éventuellement renouvelable, et il est cosigné, chaque partie disposant d'un exemplaire. Il s'agit au même titre que les autres institutions du service d'une « greffe de symbolique », pour reprendre l'expression de Jean Oury. Les institutions s'avèrent ainsi pour les psychotiques d'indispensables outils thérapeutiques dans la mesure où pour eux « la *Verwerfung* donc a coupé court à toute manifestation de l'ordre symbolique »⁹, dit Lacan. L'utilisation des médiateurs a aussi, chacun le sait, cette fonction de support à la symbolisation, que le cadre de thérapies individuelles et de groupe met alors au travail dès que le transfert est possible.

M. C. en passa par là, mais curieusement, six mois après son entrée dans l'appartement, il fuguera – c'est la dénomination administrative – durant trois semaines et reviendra spontanément et directement à l'hôpital. Il ne pourra dire pourquoi cette fuite dans la ville du Sud-Ouest où il avait vécu des années auparavant. Il participera dans les mois suivants à un séjour thérapeutique avec le groupe photo du centre de jour, séjour suivi d'une exposition de ses travaux, puis il intégrera un des appartements communautaires associatifs du service. C'est alors qu'il commence des démarches d'insertion, il se soigne de son hépatite et son traitement neuroleptique retard massif est progressivement diminué par son nouveau médecin. Quelques mois plus tard, il se rend de nouveau dans cette ville, cette fois en organisant avec l'équipe son départ et pour y retrouver des traces de son passé, d'une période troublée faite de toxicomanie avec sa femme, dont il apprendra qu'elle est décédée d'overdose. Il tentera durant ce voyage de renouer avec ses parents à Toulouse mais sans succès. Son traitement retard sera par la suite suspendu, de même que son hospitalisation d'office après plusieurs expertises favorisées par son psychiatre.

Si l'insécurité d'une équipe peut induire la violence de certains patients psychotiques, on voit bien là *a contrario* qu'à travers ces décisions thérapeutiques ou administratives s'exprimaient autant le désir du médecin analyste que la reconnaissance de l'autre comme sujet. N'oublions pas, cela est valable autant pour la névrose que

9. J. Lacan, « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la "Verneinung" de Freud », dans *Écrits*, op. cit., p. 387.

pour la psychose, que « le transfert est un phénomène où sont inclus ensemble le sujet et le psychanalyste [...] un phénomène essentiel lié au désir ¹⁰ ». Du désir, il en faut de part et d'autre mais en se gardant de « tout abus du désir de guérir », avec « une rigueur en quelque sorte éthique ¹¹ ». Dans le cas de M. C., c'est ce qui permet qu'il accédât toujours davantage à l'expression de son propre désir.

Les années vont se succéder *via* un nouvel appartement collectif, puis l'installation en concubinage deux ans durant, puis l'hébergement chez une personne aveugle qu'il secondera. Et de nouveau il partira, cette fois sur les routes de l'étranger, pour trouver du travail dira-t-il, montrant là encore une fois l'expression d'une pulsion que certains qualifieraient de pulsion dromique ou viatorique pour le moins.

Il reviendra plusieurs mois plus tard dans un état à la fois abandonnique et délirant, opposant à tout traitement mais néanmoins demandeur d'aide. C'est pourquoi nous accepterons, malgré son refus de soins, de l'accueillir dans la journée au centre de jour et de le voir passer ses nuits dans la 4L du centre, faute d'hébergement autre. Nous adaptions le dispositif à ses incapacités d'intégrer la réalité, franchissant du coup avec lui les limites des règlements, nous mettant nous-mêmes hors jeu (institutionnel habituel), comme s'il avait fallu partager cet hors-scène avec lui pour qu'il puisse revenir ensuite comme les autres sur la scène. Cette vieille voiture, garée dans l'enceinte du centre tel un pseudopode de celui-ci, lui servait de prolongement protecteur indispensable, d'asile intermédiaire, de phase première et nécessaire de réinsertion sociale.

Nous le laisserons aussi déposer à sa demande ses frusques de clochard au CMP, formes abjectives de l'objet *a* qu'il acceptait de nous confier, dont nous avions la garde. Il aurait été possible alors de déclencher une nouvelle hospitalisation d'office à tout moment au vu de sa dangerosité impulsive ; c'était l'avis d'une partie de l'équipe. Plutôt que de réitérer la contrainte et la violence partagée, nous prendrons le risque de nous fonder sur les relations transférentielles existantes et chercherons par l'accueil et l'écoute à l'amener à une

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 210.

11. J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits, op. cit.*, p. 324.

reprise progressive d'un traitement – d'abord tranquilisant puis antidépresseur – jusqu'à son acceptation d'une hospitalisation libre, qui permettra la reprise progressive d'un neuroleptique *per os*.

Il intégrera ensuite notre maison thérapeutique avant un nouvel appartement communautaire. Il écrira alors : « Si j'ai repris contact avec vous [il parlait là de sa psychothérapeute et de son médecin], c'est de moi-même et en pensant que le dialogue avec vous était le seul dialogue que je pouvais avoir avec la société malade elle aussi... je souhaiterais être traité en tant que citoyen avec des difficultés. » Dans ces quelques lignes, à la demande d'échange clairement formulée et à l'existence d'un transfert pluriel, s'ajoute le néologisme *cytoyen*, qui situe à la fois son appartenance au corps social et son désir de lien social telle une cellule d'un organisme l'une comme l'autre malades. Il s'agit d'un néologisme certes mais aussi d'une jolie métaphore qui indique tout le chemin accompli par ce sujet psychotique, pouvant passer par moments, sans remettre en cause la structure, du déni à la dénégation.

M. C. pourra par la suite accéder à la location d'un meublé et à une formation professionnelle, qui l'a conduit tout récemment à quitter durablement ses repères. Il demandera que son infirmier référent l'accompagne à quatre cents kilomètres, sur son lieu de formation, réalisant le trait d'union indispensable pour qu'il n'y ait pas discontinuité. La question se pose sans doute pour lui du risque de rupture de la chaîne et d'une décompensation ; en tout cas il ne pouvait, sans qu'il y ait une très forte angoisse, anticiper son départ sans ce soutien physique de l'autre. Nous nous étions dit au revoir à plusieurs reprises ; il avait offert des cadeaux, essentiellement ses peintures, à divers membres de l'équipe ; la séparation était possible mais à cette seule condition que la chaîne, la trame, la toile peut-être s'étende à la façon d'un élastique avec son infirmier référent jusqu'à son lieu de formation, qu'elle s'y fixe pour qu'une suite puisse s'élaborer sous forme d'une nouvelle séquence.

En effet, le parcours de M. C. depuis son arrivée dans le service se caractérise par une succession quasi pulsionnelle de séquences, de ruptures, de coupures même (les traces du couteau sur son corps, les tatouages), dans une mise en actes inévitable et ancienne dans son histoire. La répétition de cette succession a pu être accompagnée pourtant, dans « une ponctuation heureuse », par une suite de

changements faisant circulation dans le dispositif institutionnel. Ces décisions ont pu faire scansion, ce terme valant pour l'analogie avec l'acte de l'analyste, scansion dont Lacan dit qu'elle « a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants ¹² ». Ce ne fut pas toujours le cas pour M. C., mais cette utilisation des différents espaces de soins, d'accueil, d'hébergement, de thérapie du service a servi de trame-support de symbolisation, aidée en cela par les relations transférentielles renforcées au fil des ans et des péripéties.

Ces deux observations cliniques situées dans une pratique référée à la psychothérapie institutionnelle ont tenté de montrer combien la praxis analytique la nourrissait et combien les concepts lacaniens enrichissent l'analyse institutionnelle : transfert, passage à l'acte et *acting out*, *automaton* et *tuchê*, sujet supposé savoir, objet *a*, scansion, etc. Il apparaît aussi combien transmissibles, y compris aux jeunes soignants, sont de tels concepts lorsqu'ils sont mis au service de la clinique.

Pour conclure provisoirement, voici une hypothèse reprenant les trois temps que Lacan développe dans son texte sur le temps logique ¹³, qu'il convient d'adapter à la prise en charge de ces patients psychotiques ou « limites ».

Le premier temps concerne l'expression délirante verbale ou agie, le temps de la répétition nécessaire sur la scène institutionnelle, comme le névrosé répète sur le divan au sujet supposé savoir qu'est l'analyste au début de la cure. Cette étape consiste à accepter pour chacun d'être mis en position d'objet (au sens des objets morcelés, dans la psychose et les pathologies voisines) et à ne pas désirer pour le patient (par exemple son insertion, sa stabilité, sa sortie rapide...) ; à l'accompagner dans sa traversée du réel, de l'impossible à dire, pour qu'ensuite il y ait du possible. Ce temps éprouvant qui met à mal la cohésion des équipes, c'est *l'instant de voir*, qui peut se résoudre dans le champ institutionnel souvent par l'observation, le relevé symptomatique mais aussi le malentendu, l'incompréhension, le rejet.

12. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », art. cit., p. 252.

13. J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, op. cit., p. 197-213.

Il faut en effet en passer par cette première période indispensable à traverser avec le patient pour qu'une rencontre ait lieu et que *le temps pour comprendre* s'installe. Le transfert doit être accepté, favorisé par l'engagement de l'équipe, un transfert pluriel, multi-référentiel. Ce qui va se jouer ensuite ne sera pas plus facile ; les passages à l'acte céderont la place aux possibles *acting out*, qu'il conviendra d'interpréter, car, à défaut, la répétition peut perdurer, les passages à l'acte reprendre ou les *acting out* se succéder stérilement. Ce temps pour comprendre qui fait de plus en plus souvent défaut par collapsus entre instant de voir et moment de conclure, du fait de l'urgence notamment, permettra la mise en mots progressive, l'accès aux signifiants du sujet, à ceux d'une demande naissante, puis une élaboration dans un cadre psychothérapique duel et de groupe. Cette cure psychothérapique s'accompagnera d'un questionnement permanent de l'équipe et d'une remise en cause des fonctionnements institutionnels défailants.

C'est le transfert, avec sa partie intégrante contre-transférentielle, qui sera à l'œuvre durant cette longue deuxième période avant d'en arriver au troisième temps, *le moment de conclure*. Ce *moment de conclure*, on pourrait le voir, avec les psychotiques, comme le temps des décisions, des orientations, utilisation raisonnée du dispositif de soins sectoriel, alors que l'équipe retrouve une cohésion nouvelle autour du patient.

Il s'agit là d'une hypothèse que vos remarques ne manqueront pas de questionner.

Travaux des cartels

Philippe Bardon

La débilité comme position subjective

Dans ce travail, j'ai souhaité interroger le phénomène de la débilité. Ma démarche consiste à prendre connaissance des travaux antérieurs dans le but d'en dégager les repères cliniques et théoriques qui permettront d'orienter au mieux ma pratique, plus particulièrement avec les enfants. Je remercie les membres du cartel, Chantal Sourou, Danielle Poulmarc'h, Marie-Ève Ciota et Claudine Beauissier dans sa fonction de plus-un ¹.

Je commencerai en évoquant les travaux de Maud Mannoni, publiés en 1964 sous le titre *L'Enfant arriéré et sa mère* ². Cette désignation obsolète d'*enfant arriéré* laisse déjà entendre des perspectives d'évolutions plutôt restreintes, dans le discours de l'époque.

Les enfants que Maud Mannoni reçoit pendant sa consultation ont vécu des complications d'ordre somatique survenues pendant la grossesse de la mère, lors de l'accouchement ou au cours de la petite enfance. Par conséquent, le quotidien de ces jeunes enfants est organisé en fonction de leur dépendance aux soins médicaux d'une part et aux soins de la mère d'autre part. Dans un tel contexte, on peut se faire une idée du bain de langage qui attend les jeunes sujets à leur venue au monde : c'est un langage médicalisé, un langage de spécialistes, dévolu au milieu scientifique.

Maud Mannoni décrit aussi la dynamique familiale particulière qui peut s'instaurer à partir du moment dramatique où une mère apprend que son enfant n'est pas normal. La mère, dit-elle, décuple d'attention à l'égard de son enfant souffrant. En lieu et place de la

1. Exposé le 7 avril 2009 dans le cadre du séminaire des cartels de Bordeaux, ce travail fait suite au texte « Autour de RSI » élaboré en cartel l'an dernier.

2. M. Mannoni, *L'Enfant arriéré et sa mère*, Paris, Seuil, 1964.

relation à *l'enfant idéalisé* dont elle aurait à faire un deuil normal, la mère peut se trouver isolée dans les affres de la culpabilité et de la dévalorisation. Un violent face-à-face avec le réel. Les pères sont alors systématiquement à l'écart de la relation mère-enfant. Au résultat, dans une sorte de perversion de fait, contextuelle, l'enfant reste l'objet des soins de la mère, et la séparation entre la mère et l'enfant n'a pas lieu.

L'intérêt du travail de Maud Mannoni est de témoigner de la dynamique subjective qu'elle observe du côté de la mère ainsi que du côté de l'enfant, quelle que soit la nature des souffrances somatiques réelles subies autour de la naissance. Lors des cures qu'elle dirige, et dont elle rend compte dans son ouvrage, Maud Mannoni situe l'enfant comme un sujet en position particulière dans le fantasme maternel.

Sa contribution consiste à réintroduire du sujet là où les explications naturelles (par exemple le destin) referment la question au même titre que les explications médicales. C'est parce que Maud Mannoni suppose un sujet qu'elle propose pour ces enfants – dits arriérés – ce qu'elle nomme *une cure psychanalytique*. On peut dire qu'en cela Maud Mannoni, en 1964, entame un tabou.

En effet, jusqu'à cette époque, le concept de débilité reste enferré dans son origine de débilité organique. Ce n'est qu'avec le début du XX^e siècle que son utilisation sera étendue au mental, pour désigner des individus aux aptitudes intellectuelles limitées. Et c'est à partir de cette perspective déficitaire que les prises en charge institutionnelles sont orientées dans une visée de rééducation. Or, comme l'écrit Maud Mannoni, « la débilité conçue comme déficit capacitaire isole le sujet dans son défaut. À chercher à la débilité une cause définie, on nie qu'elle puisse avoir un *sens*, c'est-à-dire une histoire, ou qu'elle puisse correspondre à une *situation*. [...] C'est pour-quoi, l'étude du débile, comme celle du psychotique, ne se limite pas au sujet, mais commence par la famille ³ ». À partir de quoi, Maud Mannoni choisit d'en passer par les parents pour comprendre le sens de la débilité de l'enfant. De fait, elle situe résolument la débilité du côté du symptôme.

3. *Ibid.*, p. 68-69.

Assurément, le travail de Maud Mannoni reste une référence. Toutefois, je constate aussi que son approche associe débilité et structuration psychotique. En effet, cette clinicienne est très explicite sur ce qui lui paraît être le ressort essentiel de ces situations, à savoir la relation duelle mère-enfant, sans intervention d'une parole paternelle. Au final, elle observe un ratage de la séparation de la mère et de l'enfant, lequel reste en place d'objet.

C'est ce que nous retrouvons dans le chapitre intitulé « La relation fantasmatique de l'enfant à sa mère », où Mannoni expose sa thèse : « Nous avons vu à quel point l'enfant retardé et sa mère forment, à certains moments, un seul corps, le désir de l'un se confondant avec le désir de l'Autre, si bien que tous deux semblent vivre une seule et même histoire. Cette histoire a pour support, sur le plan fantasmatique, un corps atteint, dirait-on, de blessures identiques, qui ont pris une marque signifiante. Ce qui, chez la mère, n'a pu être résolu au niveau de l'épreuve de castration, va être vécu en écho par l'enfant qui, dans ses symptômes, ne fera souvent rien d'autre que faire "parler" l'angoisse maternelle⁴ ».

Donc, nous retiendrons dans un premier temps que, pour Mannoni, le corps de l'enfant pas plus que son désir ne sont différenciés du corps et du désir de la mère. Il n'y a pas séparation.

Maud Mannoni comptait parmi les élèves de Lacan et nous trouvons dans le *Séminaire XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, un commentaire concernant son travail.

Dans le séminaire, Lacan soutient la thèse de Mannoni, mais à une différence près. En effet, si Mannoni situe la non-séparation, c'est-à-dire ce qui fait UN, au niveau du corps de la mère et de l'enfant, Lacan, lui, maintient qu'il y a du UN, mais déplace ce UN au niveau du langage. Il nomme ce UN *holophrase*. Je cite textuellement l'intervention que lui consacre Lacan dans ce séminaire :

« J'irai jusqu'à formuler que, lorsqu'il n'y a pas d'intervalle entre S1 et S2, lorsque le premier couple de signifiant se solidifie, s'holophrase, nous avons le modèle de toute une série de cas – encore que, dans chacun, le sujet n'y occupe pas la même place. [...] C'est pour autant que, par exemple, l'enfant, l'enfant débile, prend la place, au tableau, en bas et à droite, de ce S, au regard de ce quelque chose à quoi la mère

4. *Ibid.*, p. 78-79.

le réduit à n'être plus que le support de son désir dans un terme obscur, que s'introduit dans l'éducation du débile la dimension psychotique. C'est précisément ce que notre collègue Maud Mannoni, dans un livre qui vient de sortir et dont je vous recommande la lecture, essaie de désigner à ceux qui, d'une façon quelconque, peuvent être commis à en lever l'hypothèque.

C'est assurément quelque chose du même ordre dont il s'agit dans la psychose. Cette solidité, cette prise en masse de la chaîne signifiante primitive, est ce qui interdit l'ouverture dialectique qui se manifeste dans le phénomène de la croyance ⁵. »

On peut donc dire qu'en 1964, Lacan décale sur le plan du langage ce que Maud Mannoni situait comme non séparé au niveau du corps de la mère et de l'enfant. Ce mot, *holophrase*, Lacan le laissera de côté après le *Séminaire XI*, pour le remplacer par le mot *UN*, un tout seul.

Mais, bien que ce signifiant ne soit par repris par la suite, je me suis intéressé à la façon dont Lacan définit ce qu'il nomme *holophrase*, dans le *Séminaire VI, Le Désir et son interprétation* ⁶.

L'*holophrase*, c'est la phrase en tant que « tout ».

Dans son exposé, Lacan propose de distinguer niveau de l'énoncé et niveau de l'énonciation. Ces deux niveaux sont représentés par les deux lignes au bas du graphe du désir ⁷.

Par niveau de l'énoncé, Lacan désigne le niveau des signifiants, signifiants qui préexistent à la naissance du sujet et que l'on situe au lieu de l'Autre, A. Ces signifiants, placés dans un ordre synchronique, constitueront une phrase. Mais, pour que ces signifiants existent, il faut que quelqu'un les prononce, tout au moins pour l'enfant. Et c'est à ce niveau-là, au niveau de l'acte d'énoncer les signifiants, que Lacan situe le deuxième niveau, celui de l'énonciation.

Pour illustrer le phénomène de l'*holophrase*, Lacan propose deux exemples, sous la forme de deux exclamations : « Du pain » et « Au secours ! ». Cette forme de phrase prend ici une valeur tout

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 215.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, publication de l'Association freudienne internationale, leçon du 3 décembre 1958, p. 84-92.

7. *Ibid.*, p. 37.

à fait pressante, exigeante. Et ce qui surgit dans la phrase, c'est au premier plan le besoin, « le sujet en tant que besoin », nous dit Lacan, « exprimé d'une façon déformée mais du moins monolithique, à ceci près que le monolithe dont il s'agit, c'est le sujet lui-même à ce niveau qui le constitue ⁸ ».

On peut dire que lorsqu'il s'agit d'une *holophrase*, le sujet n'y apparaît pas comme dégagé de l'énoncé. Ce sujet se confond avec l'énoncé. Une autre formulation reviendrait à dire que le niveau du sujet est identifiable à son message. (Le sujet en question ici ne peut être qu'un sujet théorique, un sujet mythique, bien sûr.)

À la différence, ce qui se produit au niveau de l'énonciation est tout à fait autre chose. Ce qui marque la différence, c'est que dans l'énonciation, le sujet se compte. Lacan propose la formulation suivante : « J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi ⁹. » Cette proposition amusante permet une illustration de ce que signifie le fait de se compter, pour le sujet qui parle. Mais surtout, avec cette phrase, nous entendons la distinction entre le *Je* en tant que sujet de l'énoncé (c'est-à-dire le *Je* de j'ai trois frères) et le *Je* au niveau de l'énonciation, ici représenté par le vocable « moi » que l'on entend à la fin de la phrase (Paul, Ernest – et moi).

De la même façon, une autre illustration avec la phrase « je ne dis pas ¹⁰ » nous permet d'entendre la distance qui sépare les deux lignes distinctes : ici, le *Je* de l'énonciation contredit le *Je* de l'énoncé, puisque le sujet dit qu'il ne dit pas.

Ainsi, nous dit Lacan, « il est clair qu'il faut qu'un pas soit franchi pour qu'en somme, ce dont il s'agit, à savoir que la distinction du *Je* en tant que sujet de l'énoncé et du *Je* en tant que sujet de l'énonciation, soit faite, car c'est cela dont il s'agit ¹¹ ».

Que ces lignes soient deux, ajoute Lacan, je le cite, « ça n'est pas que chacune représente une fonction – c'est que toujours cette duplicité, chaque fois qu'il va s'agir des fonctions du langage, nous devons la retrouver ¹² ». Il ajoute : « Le rapport de l'une à l'autre de

8. *Ibid.*, p. 84.

9. *Ibid.*, p. 85.

10. *Ibid.*, p. 95.

11. *Ibid.*, p. 85.

12. *Ibid.*, p. 86.

ces deux lignes, du procès de l'énonciation au procès de l'énoncé, c'est bien simple, c'est toute la grammaire ! »

En effet, dans une formulation du genre : « Je ne savais pas qu'il fût mort », on entend que la première partie de cette phrase conjuguée à l'imparfait relève de l'indicatif, « je ne savais pas », alors que la suite, « qu'il fût mort », correspond au subjonctif. Lacan dit de cet exemple que ce n'est pas d'un repérage temporel qu'il s'agit, mais d'un repérage tentionnel, repérage qui s'exprime dans la différence de temps entre les deux lignes et qui renvoie à « la topologie du désir ¹³ ». Ici donc, le sujet n'est plus monolithique, on entend bien la distance entre le fait en question et le sujet qui évoque ce fait.

Alors, « par quelles voies empiriques le [jeune] sujet accède-t-il à cette possibilité ? » Je cite Lacan :

« [...] toute parole part de ce point de croisement que nous avons désigné par le point A, c'est-à-dire que toute parole en tant que le sujet y est impliqué, est discours de l'Autre. C'est pour cela précisément que, d'abord, l'enfant ne doute pas que toutes ces pensées soient connues [...] l'enfant ne doute pas un seul instant que ce qui représente pour lui ce lieu où se tient ce discours, c'est-à-dire ses parents, ne sachent toutes ces pensées.

C'est en tous cas son premier mouvement, c'est un mouvement qui subsistera aussi longtemps qu'il ne sera pas introduit quelque chose de nouveau ¹⁴ [...] ».

Ce quelque chose de nouveau dont parle Lacan, c'est ce qui se produit lorsque l'enfant, à un moment donné, s'aperçoit que l'adulte censé connaître toutes ses pensées ne les connaît en réalité pas du tout. L'adulte ne sait pas. Et c'est précisément par l'intermédiaire de ce « il ne sait pas » appliqué *via* l'adulte à l'Autre, A, lieu de sa parole et gîte de ses pensées, que peut s'introduire la dimension de l'*Unbewusste*... c'est-à-dire l'inconscient. C'est ce que dit Lacan en décembre 1958.

Sur ces mots, je referme le *Séminaire VI*, pour faire place à quelques remarques personnelles. En effet, ce qui ressort de ces lectures, c'est que jusqu'au *Séminaire XI* inclus, le phénomène de la débilité est infléchi systématiquement du côté de la structuration

13. *Ibid.*, p. 89.

14. *Ibid.*, p. 88-89.

psychotique. Or, il me semble que cette conception peut être mise en question.

En effet, certains d'entre nous, dans leur pratique, auront pu observer cette apparente docilité des sujets dits débiles. Des sujets qui se conforment au discours de l'Autre ou, en tout cas, qui n'interrogent pas. À l'école, ces mêmes sujets n'apprennent pas non plus. Tout porte à penser que le débile s'interdit de savoir.

À la différence, le plus souvent, les sujets psychotiques apprennent. Ils apprennent dès lors qu'ils ont pu repérer et adopter les codes à partir desquels s'organisent les relations sociales. Ce que l'on observe régulièrement, c'est justement que les enfants psychotiques ne supportent pas de ne pas savoir, ils ne supportent pas le manque à savoir. Pour eux, toute rencontre énigmatique peut être déstabilisante.

Donc, une différence majeure entre sujets psychotiques et sujets débiles pourrait bien porter sur le rapport au savoir :

- en effet, les sujets psychotiques ne supportent pas le manque à savoir, quitte à produire un savoir délirant, mal adapté socialement, à partir d'une certitude concernant le désir de l'Autre toujours menaçant ;

- de leur côté les sujets débiles, *a priori*, supportent bien le manque à savoir. Ils semblent fonctionner sans questions ni certitudes. Tout porte à croire que le sujet débile s'accommode particulièrement bien que l'autre sache à sa place. Il n'exprime ni méfiance ni critique. Mais la conséquence de cette inhibition quant au savoir, c'est que le sujet reste calé sur le discours de l'Autre.

Que le sujet débile se range au discours de l'Autre, ce n'est pourtant pas exactement ce que dit Lacan. J'ai trouvé, dans le séminaire ...*Ou pire*, une définition de la débilité en termes de discours. Je cite Lacan :

« J'appelle débilité mentale le fait qu'un être, un être parlant, ne soit pas solidement installé dans un discours. C'est ce qui fait le prix du débile. Il n'y a aucune autre définition qu'on puisse lui donner, sinon d'être ce qu'on appelle un peu à côté de la plaque, c'est-à-dire qu'entre deux discours, il flotte. Pour être solidement installé comme sujet, il faut s'en tenir à un discours ou bien savoir ce qu'on fait. Mais ce n'est pas parce qu'on est en marge qu'on sait ce qu'on dit ¹⁵ [...]. »

15. J. Lacan, ...*Ou pire*, séminaire inédit, leçon du 15 mars 1972, p. 77.

À cette définition de 1972, qui est une référence dans l'enseignement de Lacan, succède une proposition partiellement différente, formulée par Colette Soler dans son cours *Le Symptôme et l'analyste*. Elle y présente le sujet débile comme celui qui parle le discours de l'Autre :

« [...] l'enfant débile est l'enfant qui, tout simplement, fait de son être un support à un signifiant de la mère, que la mère lui impute. Il se prête à s'inscrire sous le signifiant que la mère lui a proposé. Autrement dit, ça donne ces figures de docilité pathologique, si je puis dire, qui président à des sujets hyperconformes qui tiennent le discours de l'Autre, qui le restituent, qui parlent non seulement la langue de l'Autre – ça, c'est le cas de tout le monde – mais le discours de l'Autre ¹⁶. »

Autant dire, me semble-t-il, un sujet qui, au-delà de l'énoncé, va ajuster son dire sur le niveau d'énonciation de l'Autre.

Nous arrivons à la fin de cet exposé. Il y aurait possibilité de développer beaucoup plus chacun des points évoqués. On pourrait aussi souligner d'autres approches, comme celle du débile au service de la vérité du couple parental, approche que Lacan formule, en 1969, dans son séminaire *D'un Autre à l'autre*, dans la leçon du 12 février.

Mais déjà, la lecture de ces différents travaux permet de constater que la clinique de la débilité s'avère complexe, et qu'il aura fallu beaucoup de rigueur à ceux qui en cherchent les contours théoriques, même si, au résultat, les abords ne se recouvrent que partiellement.

Pour ma part, en ce qui concerne le lien entre théorie et pratique, je reste orienté par l'idée que la débilité a une fonction, autrement dit que ça sert à quelque chose. Comme le disait Maud Mannoni, la débilité a un sens. Je vais donc terminer en essayant de situer la débilité dans une perspective structurale. Pour cela, je m'appuierai sur la topologie et le séminaire *RSI*.

En se reportant au triskel des trois plans d'ex-sistence de *RSI* ¹⁷ (fig. 5), on voit sur la partie haute un vide nommé I, c'est-à-dire le trou de l'imaginaire qui fait ex-sister l'espace du préconscient

16. C. Soler, *Le Symptôme et l'analyste*, cours 2004-2005, leçon du 20 avril, p. 148.

17. Ici reproduit par la figure 5, ce schéma est représenté dans *L'Inconscient lacanien*, séminaire d'École 2005-2006 à Toulouse, publication par L'en-je lacanien en supplément au n° 7, p. 19.

freudien, autrement dit l'espace du mental, le lieu de la représentation, ou encore l'espace qui permet de lire entre les lignes, comme le dit Lacan (dans la leçon du 10 décembre 1974). C'est à partir de cette surface qui ex-siste du fait de l'imaginaire que l'inhibition s'immisce comme un effet possible de cet imaginaire dans le trou du symbolique. C'est ce par quoi, dit Lacan, nous sommes tous voués à la débilité mentale.

Tous... mais chez certains sujets, cet effet est particulièrement marqué. Michel Bousseyroux, dans son séminaire d'École *L'Inconscient lacanien*, avance que, pour certains sujets, le vide du symbolique peut être saturé par un effet de l'imaginaire sous la forme de l'inhibition. Je le cite : « Il y a des personnes chez lesquelles il y a un bug du symbolique, qui tient à ce que l'inhibition l'enraye totalement, de sorte que l'on pourrait dire que chez eux il y a l'inhibition, l'imaginaire et le réel ¹⁸. »

Il me semble que cette description correspond à ce qui pourrait être une figure topologique de la débilité. En effet, Michel Bousseyroux, dans le même séminaire d'École, fait la démonstration de deux nouages borroméens possibles au quatrième rond : d'un côté le nouage possible par le symptôme, de l'autre le nouage par l'inhibition ¹⁹ (fig. 3).

Avec RSI et la topologie, il me semble possible d'avancer que si l'inhibition a une fonction de nouage de la structure subjective, alors la débilité se présente comme conséquence de cette modalité de nouage.

On pourra aussi observer que ce nouage par l'inhibition au quatrième rond est topologiquement distinct des nouages à trois, nouages à trois ronds, qui correspondent aux structures psychotiques ²⁰ (fig. 1 et 4), c'est-à-dire lorsque le Nom-du-Père n'est pas en fonction.

18. *Ibid.*, p. 19.

19. Ces deux nouages sont ici représentés dans la figure 3. On les trouvera présentés par M. Bousseyroux dans *L'Inconscient lacanien*, *op. cit.*, p. 90.

20. Nouages à trois, ici représentés figure 4, et nœud de trèfle de la structure paranoïaque, figure 1. Extraits de M. Bousseyroux, *Clinique des psychoses, théorie de la psychanalyse*, séminaire d'École 2004-2005 à Toulouse, publication par L'en-jeu lacanien, p. 11 et 69.

En ce sens, la topologie permettrait de soutenir que la débilité, en tant que conséquence du recours massif à l'inhibition, n'est pas à envisager du côté de l'organisation psychotique. Ce nouage au quatrième rond par la signification phallique, dans sa fonction de nomination, à savoir ce qui fait Nom-du-Père, ici sur le mode de l'inhibition, renvoie à une modalité de structuration névrotique.

Reste maintenant à savoir jusqu'à quel point ces hypothèses pourront résister à la contradiction. Le débat est engagé dans notre cartel, autour d'une confrontation à la pratique. Par exemple, que dire des sujets psychotiques qui se débilitent ? Ou encore, ne peut-on pas déloger un enfant de sa position de sujet débile ? Et si c'est le cas, comment procéder concrètement ? Nul doute que de nouvelles questions viendront de la clinique.

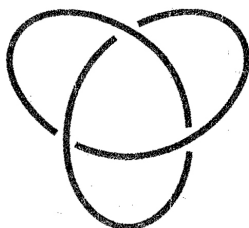


Fig. 1. Le nœud de trèfle de la paranoïa,

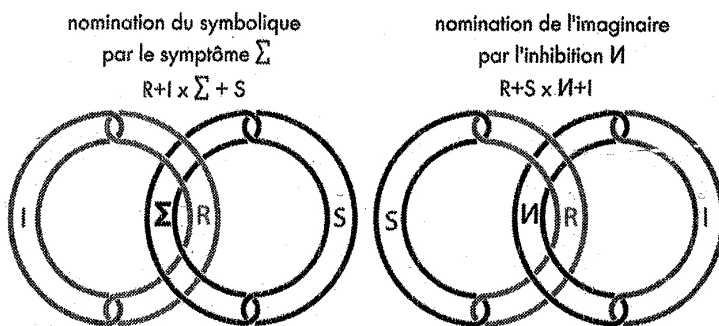


Fig. 3: Les deux nouages borroméens au quatrième rond

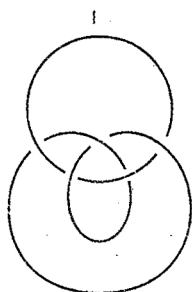
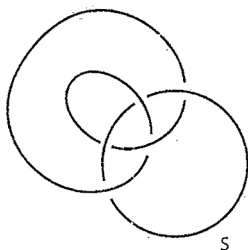
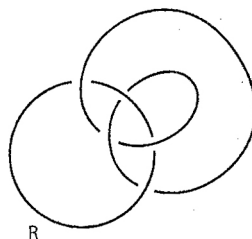


fig 8 : schizophrénie



mélancolie



manie

Fig. 4

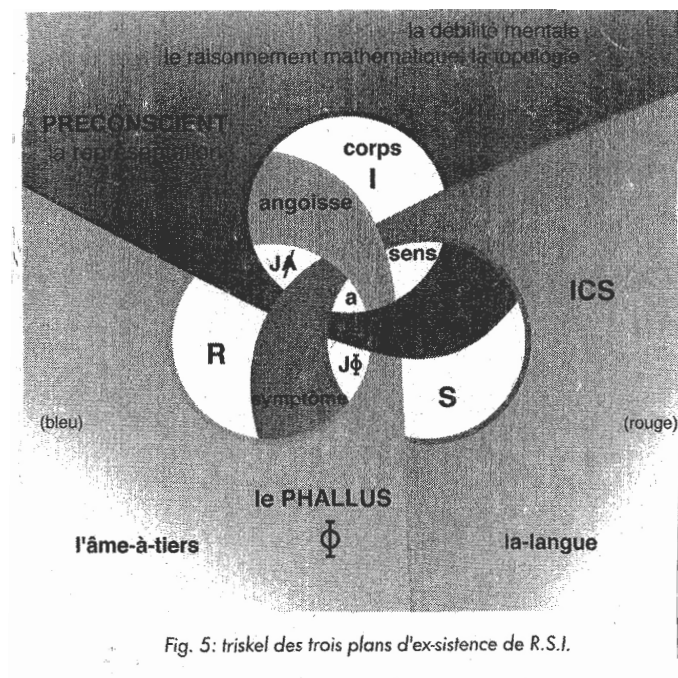


Fig. 5: triskel des trois plans d'ex-sistence de R.S.I.

Autres textes

Luis Izcovich

L'adolescence et le réel *

La psychanalyse, qui s'est beaucoup étendue dans sa théorie à propos des enfants, l'a beaucoup moins fait à propos des adolescents. Il faudrait en déterminer les raisons afin de savoir s'il y a eu une négligence ou si le peu de références de Freud ou de Lacan à l'adolescence se trouve justifié.

Si j'évoque les enfants et souligne la disproportion quant à la théorisation par la psychanalyse à l'égard de l'adolescence, c'est que, en raison du fait de s'occuper du psychisme chez l'humain en rapport aux différents âges de la vie, il serait légitime que la place accordée à l'adolescence soit équivalente à celle accordée à l'enfance.

Or, qu'est-ce qu'on entend par âges de la vie ? Ce sont les différentes étapes où des remaniements insidieux ou brutaux déterminent des changements quant à ce qu'un sujet vit, et la façon dont il change sa perspective sur sa vie.

C'est un fait que ces changements existent tout au long de la vie, de la naissance à la mort, et se traduisent essentiellement par des remaniements libidinaux, en premier lieu des remaniements du corps induisant des effets parfois inattendus.

Maintenant, si la psychanalyse n'a pas mis au centre de sa théorie une telle conception, à savoir celle des étapes de la vie, c'est pour deux raisons majeures.

La première tient à ce que la psychanalyse n'admet pas l'idée d'une évolution linéaire et progressive chez l'être humain qui l'amène à la fin à une maturité psychique et sexuelle. Pas de théorie évolutive pour la psychanalyse. Il s'agit plutôt d'une structuration par l'après-coup. La notion d'après-coup contredit en effet l'idée d'évolution chronologique. Selon l'après-coup, c'est à partir d'une

* Conférence prononcée à Albi, 10 octobre 2009.

expérience précise que tout le passé peut être remanié, donnant forme aux nécessités à venir. Il s'agit donc d'un moment crucial dans l'existence et en même temps imprévisible par l'horloge biologique. Il y a donc une opposition entre l'après-coup et une conception de la vie en étapes.

Deuxième raison : suivant l'orientation de Lacan et de façon solidaire à ce qu'on vient de dire, l'intérêt pour la structure du sujet est prévalent sur les remaniements de la libido. Bref, ce qu'on appelle la structure du sujet, c'est l'orientation des signifiants en une chaîne inconsciente. L'intérêt pour la psychanalyse sera à chaque fois de déchiffrer dans cette chaîne ce qui est resté voilé, énigmatique, qui coïncide avec le refoulé. Autrement dit, le principe de l'analyse vise à libérer à chaque fois ce qui reste attrapé dans l'inconscient où il exerce ses effets de façon symptomatique.

Si cela est valable pour tous, qu'est-ce qui justifie qu'on parle des enfants essentiellement et moins des adolescents ? Parce que l'enfance constitue le moment où le sujet se structure, donnant donc des caractéristiques qui sont propres à l'enfant et qui vont déterminer l'essence de ce qu'il sera pour toujours. En termes freudiens, le sujet construit sa névrose infantile au moment de l'enfance, névrose infantile qui sera le noyau de la névrose de l'adulte.

Cela a une conséquence majeure dans la pratique avec les enfants : l'analyse, essentiellement, consiste à élaborer, construire la névrose infantile, ce qui n'est pas rendre l'enfant névrotique.

Je ne développerai pas ce point qui justifie en soi une conférence mais indiquerai juste qu'il existe en effet une spécificité de la psychanalyse d'enfant. Certes, l'enfant est sujet mais dans un rapport à l'inconscient particulier, ce qui se met en évidence dans le rapport au savoir. Ainsi, l'analyste souvent, plutôt que convoquer le sujet supposé savoir, cas général de la demande analytique, est mis en place de sujet qui sait.

À partir de ce développement, je vais tenter le pari de répondre à la question de savoir s'il existe une spécificité de la psychanalyse avec les adolescents. Si nous admettons qu'il existe un réel de l'enfance, celui de la structuration comme sujet qui forge la névrose infantile, quel serait le réel de l'adolescence ?

Je commencerai par ceci : c'est un fait que l'horloge biologique programme l'apparition des caractères sexuels secondaires. Ont ainsi été appelés les changements au niveau du corps qui indiquent l'appartenance à un sexe. Que ces caractères ne constituent pas un réel, le discours des adolescents l'atteste. Plutôt interrogatifs par rapport aux phénomènes qui suscitent des affects variés, allant de la satisfaction voire de l'exaltation, à la dépression et déjà à la nostalgie, ces changements, comme on dit, interpellent et laissent surtout un point d'incertitude.

Une question dès lors se pose : pour pouvoir affirmer l'existence de l'adolescence, il faudrait pouvoir situer le moment d'entrée et le moment de sortie. Par exemple, lorsqu'on parle de l'enfant, on peut désigner le moment d'entrée comme correspondant à l'entrée dans le langage. Le signe de l'enfance est lié à l'appropriation du langage. Or, remarquons qu'en général pour l'entrée dans l'adolescence, on utilise un critère biologique, les changements du corps, et notons que, concernant la sortie, on se sert de critères sociologiques. On s'aperçoit du caractère flou de cette délimitation, qui donne lieu à des sous-catégories, comme celle d'adolescent attardé. Mais, au juste, quand est-ce qu'on peut dire que l'adolescence est terminée ?

De même, qu'est-ce que recouvre exactement le terme de crise qui s'associe habituellement à celui d'adolescence ?

Je propose ceci : le terme de remaniement appliqué à l'adolescence trouve sa pertinence au sens où ce qui se produit, c'est un remaniement du fantasme. Je m'explique, et pour cela il faut que je reprenne deux dimensions cliniques fondamentales, le fantasme et le symptôme dans leur structuration, c'est-à-dire au moment de l'enfance.

Il existe chez Lacan un moment crucial pour la structuration de l'enfant, celui de trauma qu'on peut qualifier de fondamental et qui correspond à l'irruption dans son existence de ce à quoi il n'était pas préparé, à savoir le sexe. Le modèle donné est celui des érections. C'est ce que Lacan met en évidence avec le cas du petit Hans. C'est un réel parce qu'il n'est pas programmé par le sujet. Mais Lacan dans la « Conférence de Genève » fait un pas de plus. Il reprend le modèle du garçon pour évoquer que tous les garçons font une première expérience de jouissance. Certains d'entre eux, en même temps, constituent une énigme qui porte sur le désir de l'Autre.

De nouveau le cas de Hans est convoqué. Confronté à ses premières érections et face aux paroles de sa mère qui de manière dévalorisante lui signifie « mais qu'est-ce que c'est ça ? », il construit l'énigme sur le désir de la mère : « Mais alors que veut-elle, quand elle dit ça, alors que j'étais assuré d'être l'objet de son désir ? »

Si je dis trauma fondamental, c'est pour indiquer qu'il ne s'agit pas d'une expérience négative mais constitutive, au point que Lacan pose cet élément comme constitutif de l'inconscient. Bien sûr, il ne s'agit pas de saisir l'instant de la production de l'inconscient mais de le corrélér à la production entre une expérience de jouissance et une énigme qui émerge par rapport à l'Autre.

Maintenant, ce qui nous intéresse plus particulièrement, c'est que Lacan pose que ce n'est pas le cas de tous les garçons mais de certains d'entre eux. Et il trace la frontière ainsi entre l'autoérotisme et l'hétéro. Lacan ne dit pas hétérosexualité mais évoque pour certains êtres, ceux qui forgent l'énigme, qu'il ne s'agit pas d'une rencontre autoérotique mais de rencontre hétéro. C'est pour indiquer précisément une distinction entre une jouissance qui implique l'existence de l'Autre, cas hétéro disons, et une jouissance sans Autre, cas autoérotiques.

Je crois que nous avons là un fil essentiel pour aborder le réel de l'adolescence. J'en donne deux preuves théoriques et une raison clinique.

Concernant les preuves théoriques, la première nous vient de Freud à propos de l'autoérotisme. Il donne sa définition de l'autoérotisme comme une jouissance sans objet, indépendamment de l'existence d'un partenaire. Il se réfère à l'objet du fantasme. Donc, ça irait dans le même sens que Lacan, qui réserve l'autoérotisme à la jouissance qui n'inclurait pas l'énigme sur le désir de l'Autre.

Cette référence de Freud est dans le débat dans la société psychanalytique de Vienne à propos justement de la pièce de Wedekind *L'Éveil du printemps*. Il y a pourtant une remarque de Freud qui introduit une confusion à propos du suicide comme le sommet de l'autoérotisme négatif. Puis Freud ajoute : nier l'amour de soi-même, c'est se suicider.

Dans la première partie, le suicide est connecté à l'autoérotisme, soit, dans les termes de Lacan, à une pure jouissance, alors

que, dans la deuxième partie, l'explication est donnée par l'échec du narcissisme « nier l'amour de soi ».

Or, Freud lui-même va poser l'affinité, justifiée d'ailleurs, entre autoérotisme et schizophrénie. On s'aperçoit qu'il existe une nécessité conceptuelle à réordonner ces acceptions, ce que Lacan opère à partir de la distinction entre le sujet et l'Autre, et la distinction entre jouissance, amour, et désir.

Cela amène Lacan à une autre définition de l'autoérotisme, à savoir que ce qui manque dans l'autoérotisme ce n'est pas la relation à l'autre, mais l'appui sur soi-même. Si j'aborde ces questions, c'est la raison clinique évoquée auparavant, c'est parce que justement, de façon classique, il existe une nécessité imposée par la clinique concernant la distinction entre phénomènes relatifs à l'adolescence et phénomènes psychotiques et particulièrement schizophréniques.

La remarque de Lacan nous met sur la piste de la compatibilité entre la rencontre avec l'autre, le partenaire et l'autoérotisme. Dès lors, de nouveau notre repère dans la clinique concerne le rapport du sujet au fantasme et au symptôme.

Je reviens à la deuxième remarque théorique, que j'extrais de Lacan, à propos de sa préface de *L'Éveil du printemps*. Il commence par énoncer : « [le] dramaturge aborde [...] l'affaire de ce qu'est pour les garçons de faire l'amour avec les filles ¹ ». Eh bien là, je vois que nous sommes en plein dans l'adolescence. C'est l'adolescence abordée du point de vue de la psychanalyse, donc ce n'est pas la rébellion contre l'expérience du maître, aspect sociologique, mais du point de vue de l'identité sexuelle.

Donc de façon cohérente, si l'enfance est abordée du point de vue du trauma fondamental et des premières expériences de jouissance, l'adolescence est abordée par Lacan par ce qu'on pourrait appeler l'affaire de l'autre sexe. Le terme d'affaire est intéressant puisqu'il désigne le fait d'être concerné par, impliqué par, orienté vers. En même temps, il faut convenir que c'est un terme vague, et ce pour deux raisons. D'abord, l'affaire qu'est pour les garçons de faire l'amour avec les filles ne précise pas ce qui rend l'une d'entre elles distincte des autres, ce qui la fait l'élue. Deuxième raison, cette affaire une fois qu'elle commence ne s'arrête jamais. Et heureusement !

1. J. Lacan, « Préface à *L'Éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 561.

Du coup, cela pose de nouveau le problème des limites de l'adolescence, l'entrée et la sortie. Si j'insiste sur ce point, c'est parce que j'ai une proposition à mon avis inédite, qui m'est venue en préparant cette conférence et que je vous sou mets : l'adolescence désigne le temps entre l'affaire et l'évènement. Je développe ce point.

Pour évoquer l'affaire, soit l'intérêt pour l'autre sexe, Lacan se réfère à la sexualité comme ce qui fait trou dans le réel. C'est valable pour les premières expériences de jouissance qui se soldent par la construction du fantasme.

L'entrée dans l'adolescence concerne une poussée pulsionnelle qui fait effraction dans le fantasme. L'éveil du printemps concerne en effet la jouissance relative aux premiers rêves érotiques où le sujet fait l'expérience d'un virage indiquant le passage d'un Autre de l'énigme à l'énigme de l'autre sexe incarnée par des partenaires que le sujet loge à cette place. Une nouvelle machine idéative se met en place dont la fonction est de réordonner, de nommer le trou rencontré. C'est, disons, le début de l'affaire.

Il s'agit maintenant d'expliquer comment l'affaire est pour toujours alors que l'adolescence, à ce moment, se termine. C'est là qu'intervient le terme d'évènement. Je l'extrait de la définition que Lacan donne du symptôme, lors des conférences qu'il a prononcées à la Sorbonne sur Joyce et où il pose le symptôme comme évènement de corps.

Il est important de saisir que le terme d'évènement est plus spécifique que celui d'affaire, car il indique, d'une part, une jouissance localisée au corps et un moment inaugural qui le détermine. Ainsi, le symptôme serait la réédition, la réactivation, la répétition de ce moment inaugural.

À partir de cette formulation, Lacan a pu dire qu'une femme est symptôme d'un homme. Cela veut dire qu'il y en faut une, en dehors des autres, pas comme les autres. Ça ne veut pas dire qu'au cours d'une vie un homme fait seulement d'une son symptôme. L'expérience peut se répéter. Le point essentiel est qu'en faisant d'une femme son symptôme, il accède à ce qui constitue son noyau de jouissance inconscient. Car, suivant Lacan, l'homme ne jouit pas de la femme, plutôt, là, une femme est la médiation pour accéder à sa jouissance de l'inconscient.

Or, déjà Freud introduit un terme, celui d'anonymat, dont on peut se servir pour caractériser tout ce qui concerne une affaire qui ne se fait pas encore évènement, et qui décrit bien l'adolescence.

Lacan utilise une autre expression qui va dans le même sens. Dans la préface du texte de Wedekind, il pose qu'un homme « se fait *L'homme*, à se situer de l'Un-entre-autres, à s'entrer entre ses semblables ² », alors qu'« à s'en excepter, il s'exclut dans l'au-delà ³ ». C'est le cas de Moritz qui, à se situer d'entre les morts, est exclu du réel.

La perspective convergente de Freud à Lacan est que c'est uniquement à partir d'un choix concernant l'être sexuel, soit le propre sexe, qu'un sujet peut assumer un désir qui ne soit pas anonyme.

Notons donc que ce n'est pas par hasard que l'adolescence est évoquée souvent, comme dans ce texte, à partir des rêveries et du suicide. La rêverie qui trouve son point d'insertion dans le fantasme laisse pourtant en suspens le choix décidé du symptôme. En effet, si le symptôme, comme affaire de corps, concerne déjà la façon singulière dont se noue pour un sujet la parole dans le corps, il y a une dimension irréductible quant au sexe, que Lacan a désignée avec le terme d'autorisation.

Je considère que la logique propre à l'adolescent est en deçà de l'autorisation. C'est pourquoi j'ai évoqué que c'est le temps de l'affaire sans qu'il précipite en symptôme.

Il y aurait dès lors une explication à ce qui caractérise le prolongement de l'adolescence. Le sujet rejette le choix d'une autorisation qui porte sur la propre jouissance du symptôme. Cela est solidaire du rapport à l'inconscient et nous induit à réfléchir sur ce qui serait la spécificité de la psychanalyse avec ces sujets.

C'est un fait clinique attesté que le temps de l'adolescence n'est pas très propice au sujet, quant à se laisser orienter par ses formations de l'inconscient. Ce n'est pas qu'elles n'existent pas, mais le sujet ne suppose pas qu'il existe un savoir à déchiffrer. Plutôt, sa position est de rejet, ce qui est solidaire d'une réserve concernant la possibilité d'existence d'un Autre du savoir. Plutôt, la position serait « on ne peut pas savoir », ce qui induit une difficulté pour l'analyse, qui a comme condition l'existence d'un sujet supposé savoir.

2. *Ibid.*, p. 562.

3. *Ibid.*

Bien sûr, je ne dis pas : analyse impossible dans l'adolescence, puisqu'il y a des adolescents en analyse. Ce que je pose est l'existence d'un moment chez le sujet adolescent, marqué par le paradoxe, d'une indétermination dans le symptôme, au sens évoqué auparavant, le symptôme comme modalité spécifique de jouissance, et par ailleurs une position de fermeture quant au savoir de l'Autre. Ce rapport au savoir laisse le sujet dans une position de sensibilité à l'égard des *acting out* et des passages à l'acte. En effet, l'issue à l'indétermination trouve ici la solution dans un court-circuit du désir.

On constate que ce qui caractérise l'adolescence est la perte de l'assurance du fantasme que le sujet a construit au cours de son enfance. Cette perte est produite par l'émergence d'une jouissance perçue comme venant du dehors. C'est pourquoi Lacan a pu dire que la jouissance phallique est hors corps. Elle est hors corps car hétérogène au sujet, au sens où elle vient à crever l'écran du fantasme. C'est cela le propre des premières expériences de jouissance à l'adolescence.

Que le fantasme soit déchiré comme on peut le dire d'un voile, c'est ce qui se met en évidence avec la labilité des identifications. À cette labilité s'associe un certain refus à entrer dans un discours pré-établi, un discours qui prescrit, comme le discours du maître (DM). C'est cela qui est à l'origine d'une quête qui comporte une rébellion à l'égard de la norme. On perçoit dès lors l'affinité entre l'adolescence et la psychose, notamment avec la schizophrénie. Elle est basée sur le fait de récuser le S2 (en termes lacaniens).

Je reviens, pour conclure, sur la question de la sortie de l'adolescence, selon la perspective analytique.

J'ai évoqué la sortie par le symptôme. Cela ne veut pas dire que le signe de la sortie est de constituer un partenaire-symptôme. Quand on voit comment les gens se séparent, si on retient ce critère comme étant celui de l'adolescence, on dirait « tous adolescents ».

Passer de l'affaire du sexe à l'évènement du symptôme veut dire localiser une modalité propre de jouissance. Cela n'exclut pas qu'à l'horizon plus d'un puisse venir à occuper la place de l'objet élu, mais cela suppose aussi que ça ne peut pas être n'importe qui.

Je dirai pour terminer que j'ai trouvé dans un séminaire de Lacan un joint concernant les rapports entre les sexes qu'il me

semblait utile d'apporter à la réflexion d'aujourd'hui, car il pourrait s'appliquer à l'adolescence.

La question était pour Lacan, dans le séminaire tenu à Sainte-Anne, *Le Savoir du psychanalyste*, de savoir qui, de l'homme ou de la femme, prend l'initiative dans les affaires de sexe.

L'exemple est amusant. Lacan pose que les hommes fonctionnent en bande, la bande des garçons. C'est le côté « un comme les autres », base de ce rapport de camaraderie fraternelle qui caractérise la bande, sans que pour autant disparaisse la dimension d'émulation. Les femmes, par contre, fonctionnent par deux. Ce qui est aussi vrai. Donc d'un côté la bande, de l'autre le couple de deux copines, et tout cela se termine quand une femme décide d'extraire un garçon de la bande, comme on peut extraire un soldat du bataillon. De façon cohérente et contrairement à ce qui se dit, Lacan dira dans le séminaire *Encore* que ce sont les femmes qui possèdent les hommes.

Au fond, ne peut-on pas dire que c'est toujours une femme qui fait sonner l'heure, l'heure où l'adolescence prend fin, la fin de la rêverie ?

Là, le réel n'est plus celui d'une jouissance qui trouve le fantasme mais la jouissance de la rencontre avec l'Autre sexe. Rencontrer l'Autre sexe n'est pas identique à jouir d'un partenaire.

François Terral

À propos du « camp de concentration généralisé * »

J'ai choisi d'intervenir sur cette question du « camp de concentration généralisé ». Entendre ce que Michel Bousseyroux rapportait du dire de Lacan au moment où ce dernier affirme que « le refus de la ségrégation est naturellement au principe du camp de concentration ¹ » m'a confronté à la nécessité d'approfondir ce qui s'affirmait là. J'ai donc remis au travail, pour tenter d'en peser tout le poids et toute la portée, les éléments apportés par Lacan, ainsi que ceux dont nous avons parlé au cours des deux dernières séances de travail à l'École. Je voudrais partager quelques éléments de cette réflexion, sachant que s'il est bien des questions complexes dans la théorie de la psychanalyse, je trouve en plus que le contexte historique de celles qui m'ont occupé ici rend les commentaires qu'on peut en faire très délicats à formuler.

Les éléments que Lacan amène concernant le camp de concentration me sont apparus dans un premier temps très difficiles à mettre en lien. Comment comprendre d'un point de vue théorique la nécessité d'articuler la dimension *généralisée* du camp, que Lacan annonce, avec celle du *refus* de la ségrégation, comme ce qui est à son *principe*, pour reprendre son terme ? En saisissant les éléments de réponse possibles à cette question, plusieurs points s'éclairent. Mais pour y parvenir, je crois qu'il est tout à fait nécessaire de se décaler des formes historiques les plus extrêmes du camp de concentration. Dit autrement, et pour aller au fait : le camp de *concentration généralisé* tel que défini par Lacan, ce n'est pas *Auschwitz généralisé*. Non

* Intervention à la soirée de l'École, le 14 mai 2009 à Toulouse.

1. Cf. M. Bousseyroux, « À propos de *D'une réforme dans son trou* et d'une antipathie », *Mensuel*, n° 43.

pas bien sûr que ce qui s'est passé à Auschwitz soit à exclure de ce que Lacan définit. Mais la visée de ce camp, de ce *camp de la mort*, qui était l'extermination, visée programmée dans tous les camps de concentration nazis au bout du compte, n'est pas systématiquement de mise dans un camp de concentration.

Il y a plusieurs références au camp de concentration dans l'œuvre de Lacan. La recherche – non exhaustive – que j'ai faite dans les textes m'a permis d'en dénombrer huit. La première, unique je pense dans les *Écrits*, se trouve à la page 146 du texte sur les « Fonctions de la psychanalyse en criminologie ² » – 1950. Suivent sept références différentes entre 1963 et 1971 :

- une à la leçon du 27 février 1963 du séminaire *L'Angoisse* ³ ;
- deux références dans les deux versions de la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École ⁴ » ;
- celle du « Petit discours aux psychiatres à Sainte-Anne ⁵ » de novembre 1967 ;
- la référence de l'article « D'une réforme dans son trou ⁶ », février 1969 – c'est la seule où apparaît cette expression de « camp de concentration généralisé » ;
- la ligne située en note de bas de page de la préface que Lacan rédige en décembre 1969 pour la publication de la thèse d'Anicka Riflet Lemaire ⁷ ;
- et enfin celle qui date de 1971 qu'on trouve dans « Les entretiens de Sainte-Anne – Le savoir du psychanalyste ⁸ ».

La référence de la leçon XII du séminaire *L'Angoisse*, du 27 février 1963, m'apparaît finalement comme une introduction de

2. J. Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 173.

4. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » et « Première version de la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 257 et 588.

5. J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres à Sainte-Anne » (novembre 1967), inédit, source « Pas tout Lacan ».

6. J. Lacan, « D'une réforme dans son trou » (février 1969), inédit, source « Pas tout Lacan ».

7. J. Lacan, « Préface à une thèse », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 395.

8. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 4 novembre 1971.

Lacan à ce qui l'occupe concernant le camp, les références suivantes donnant lieu, chaque fois de manière assez courte, à des précisions successives sur la question. Je la cite : « [...] le problème du camp de concentration, et de sa fonction à cette époque de notre histoire, a vraiment été jusqu'ici intégralement loupé, complètement masqué, par l'ère de moralisation crétinisante qui a suivi immédiatement la sortie de la guerre, et (par) l'idée absurde qu'on allait pouvoir en finir aussi vite avec ça – je parle toujours des camps de concentration ⁹ ».

Deux choses sont à souligner. D'abord, pour Lacan le camp de concentration est une fonction. Ce n'est donc pas contingent, ce n'est donc pas ce qui échoit ici ou là, sans vraiment d'explication. Non, le camp comme fonction répond à une nécessité particulière et vise un résultat déterminé. Cela a une conséquence : il n'est pas qu'un événement particulier de la Seconde Guerre mondiale, qu'il s'agit de ne plus jamais revivre. Et même vouloir aveuglément être du côté du *plus jamais ça* risque de nous faire passer à côté de ce dont il s'agit. Pour Lacan, on n'en a pas fini avec cette fonction du camp de concentration.

Les sept références des années 1960 sont toutes relativement courtes et, sauf celle de la préface au livre d'Anicka Lemaire, elles sont finalement assez proches.

Dans les deux versions de la « Proposition du 9 octobre 1967 », par exemple, Lacan fait se succéder deux choses :

- l'émergence du camp de concentration comme conséquence du discours de la science ;
- l'extension des procès de ségrégation, elle aussi effet du discours de la science.

Camp de concentration et ségrégation sont donc liés, dans son propos, à la question du discours de la science. Est mentionnée aussi, et il y reviendra, la place de précurseurs en cette matière qui est celle des nazis.

Un mois après, le 10 novembre 1967, dans le texte de l'intervention du « Petit discours aux psychiatres de Saint-Anne », on retrouve des éléments très similaires. Après un passage important où Lacan évoque les progrès et la domination de la science, et même de

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 173.

la technoscience, il précise ceci : « Seulement il y a une rançon à ça [...] c'est que [...] les progrès de la civilisation universelle vont se traduire, non seulement par un certain malaise comme déjà Monsieur Freud s'en était aperçu, mais par une pratique, dont vous verrez qu'elle va devenir de plus en plus étendue, qui ne fera pas tout de suite voir son vrai visage, mais qui a un nom qui, qu'on le transforme ou pas voudra toujours dire la même chose, et qui va se passer : la ségrégation. » Lacan poursuit : « Messieurs les nazis, vous pourriez leur en avoir une reconnaissance considérable, ont été des précurseurs et ont d'ailleurs eu tout de suite, un peu plus à l'Est, des imitateurs, pour ce qui est de concentrer les gens – c'est la rançon de cette universalisation pour autant qu'elle ne résulte que du progrès du sujet de la science ¹⁰. »

Là aussi dans ce passage Lacan articule discours de la science, ségrégation et concentration.

À ces éléments il faut ajouter les occasions, notamment dans ces années-là, où Lacan évoque la généralisation de la ségrégation, et son lien avec le discours de la science, sans pour autant parler du camp de concentration. C'est le cas par exemple dans l'« Allocution sur les psychoses de l'enfant » d'octobre 1967, où il affirme que la ségrégation représente « le problème le plus brûlant à notre époque, en tant que, la première, elle a à ressentir la remise en question de toutes les structures sociales par le progrès de la science ». Et il poursuit : « Ce à quoi, pas seulement dans notre domaine à nous psychiatres, mais aussi loin que s'étendra notre univers, nous allons avoir affaire, et toujours de façon plus pressante : à la ségrégation ¹¹. »

Pour faire une synthèse de ces éléments, il est nécessaire de ramener ici ce qu'il est possible de saisir sous les termes de « discours de la science ». C'est bien l'axe central autour duquel s'organisent la question de la ségrégation, celle de l'universalisation, et bien sûr celle du camp de concentration.

Le texte de Sidi Askofaré « Problématique du discours de la science ¹² » est éclairant, de définir précisément ce que Lacan désigne quand il parle de discours de la science.

10. J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres à Sainte-Anne », art. cit.

11. J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 362.

12. S. Askofaré, « Problématique du discours de la science », *Revue de psychanalyse*, n° 4-5, octobre 2002.

Sous ces termes, je cite : « [...] il s'agit de penser simultanément la science moderne comme savoir, l'effet de ce savoir et son universalisation, les objets que cette science met au jour ou produit, ses incidences symboliques, imaginaires et réelles ¹³ [...] ». On le voit, la notion de discours de la science n'a pas qu'une acception, ce qui fait sa complexité, mais aussi bien sûr son intérêt. Le point qui s'avère crucial concerne ce qui est souligné un peu plus loin par Sidi Askofaré : « Lacan tient pour décisif le fait que la science moderne [...] soit devenue une techno-science, c'est-à-dire une science subordonnée à un projet pratique, celui de la maîtrise du monde par la technique [...]. Ce dont il s'agit, poursuit-il, c'est (d')une volonté de savoir, mais qui n'est elle-même que l'enveloppe formelle d'une volonté de dominer et de vaincre ¹⁴. »

Ces quelques éléments précisent la logique qui est en jeu dans ce que Lacan indique autour de la question du camp. Comme il le dit à la toute dernière page des *Écrits* ¹⁵, sous couvert de « neutralité et d'objectivité » (ce sont ses mots), le discours de la science est « malhonnête et noir d'intentions » (ce sont aussi ses termes). Et on doit tenir compte de ce que la « volonté de dominer et de vaincre » qui l'anime est sans limite.

Ainsi, comme je le disais plus avant, tel que Lacan en parle, c'est-à-dire comme conséquence du discours de la science, la notion de camp de concentration ne s'arrête pas aux indicibles faits historiques engendrés par le nazisme, ou le stalinisme. Même si elle ne les exclut pas, bien au contraire, ce que Lacan apporte ne peut pas être limité à eux, au risque de ne pas rendre visible la portée de sa thèse. Car cette thèse concerne notre temps, et non comme un risque à venir, mais comme une réalité de maintenant. Aussi, je crois qu'il ne faut pas perdre de vue que le camp de concentration est à situer comme une fonction ¹⁶. Une fonction qui correspond à la pointe des effets du discours de la science, lequel, on le sait bien, se développe en temps de guerre comme en temps de paix.

Je voudrais ouvrir une parenthèse pour rappeler que l'apparition des premiers camps de concentration est située par les historiens

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

15. J. Lacan, « La métaphore du sujet », dans *Écrits*, op. cit., p. 892.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 173.

à la guerre d'indépendance de Cuba entre 1895 et 1898, guerre qui voit s'affronter le peuple cubain aux Espagnols. Pour casser la rébellion, les militaires espagnols, sous les ordres du général Valeriano Weyler ¹⁷, enferment la population susceptible de porter de l'aide aux insurgés. Et pour ce faire, ils entourent les villages de profonds fossés et surtout de ce matériel, inventé juste quelques années auparavant, semble-t-il par un Français, et qui est décisif dans l'apparition du camp de concentration : le fil de fer barbelé.

Deux ans plus tard, en 1900, au cours de la guerre qui opposa les Anglais aux Boers – ces premiers colons d'origine néerlandaise, allemande et française, arrivés en Afrique du Sud au XVIII^e siècle – et toujours avec le même principe de mettre à mal les liens entre insurgés et population civile, les militaires anglais déportent et enferment dans 45 camps différents près de 300 000 civils, femmes, enfants, hommes, vieillards.

À partir de cette époque, les conflits ouverts et les circonstances politiques les plus diverses ont donné lieu sans discontinuer et partout dans le monde à l'ouverture de camps de concentration.

Chaque fois la réalité du camp apparaît soit, comme on vient de le voir, pour isoler toute une population, soit pour enfermer des opposants politiques, des groupes formés à partir d'une communauté d'identité, qu'elle soit nationale, religieuse, ethnique, etc. Une constante est que ces enfermements ne font l'objet d'aucune procédure judiciaire ordinaire. Tout l'apport d'Agamben à ce sujet est bien sûr incontournable, puisqu'il fonde sa définition du camp de concentration sur ce point-là, affirmant que le camp de concentration « est topologiquement différent d'un simple espace de réclusion ¹⁸ ». C'est en cela qu'il est « espace absolu d'exception ¹⁹ », dit Agamben.

« Différent d'un simple espace de réclusion » donc, ce qui nous ramène à Lacan, avec une dernière référence qui me semble marquer un pas, un tournant, dans l'élaboration qu'il fait de la question.

17. Le « général espagnol Weyler à Cuba, l'homme qui, à la fin du XIX^e siècle, inventa la reconcentration des populations civiles, artisan d'une mort lente par la faim et la maladie. Bientôt, Weyler sera vu comme l'un de ceux qui dessinèrent les contours du monde concentrationnaire du XX^e siècle ». Georges Bensoussan, éditorial du n° 189 de la *Revue d'histoire de la Shoah*, juillet-décembre 2008.

18. G. Agamben, *Homo sacer, Le Pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997, p. 28.

19. *Ibid.*

Affirmer que « le refus de la ségrégation est naturellement au principe du camp de concentration » n'allait donc pas sans devoir être précisé, comme a pu le faire Michel Bousseyroux dans son intervention ²⁰ de mars dernier, en soulignant l'articulation de ces éléments à l'élaboration de Lacan sur le discours de l'université et son effet déségrégatif.

Alors que les principales références de Lacan positionnaient jusque-là ségrégation et camp de concentration comme on le fait d'une cause avec sa conséquence, ici il les disjoint. Le camp de concentration apparaît du refus de la ségrégation. Bien sûr on ne peut refuser que ce qui est d'abord reconnu comme un fait. Le camp de concentration est donc une forme de traitement de la ségrégation ; la forme ultime, ou même finale de ce traitement.

Aussi, cette même logique nous permet de distinguer, sans forcément les opposer, d'une part ce que j'appellerai le fait concret camp de concentration, fait que l'on connaît dans l'actualité contemporaine comme dans l'histoire plus ou moins récente, de d'autre part la fonction camp de concentration. Et il faut donc concevoir cette fonction camp de concentration comme se produisant dans d'autres configurations que celles qui correspondent, ou qui ressemblent, aux camps de concentration connus tout au long du XX^e siècle passé et du XXI^e commençant. Dans celles-ci donc, mais aussi dans d'autres.

Alors, pour avancer sur ce point, comment définir ce que produit cette « fonction camp de concentration » ? Je reprends ce que nous propose Michel Bousseyroux : « Ce que concentre le camp c'est l'in-différence, dit-il. Le camp de concentration c'est la production d'un pur concentré de non-différence ²¹. »

Ainsi, le camp de concentration généralisé, c'est la généralisation des lieux et des espaces où la différence, même au sens de ce qu'elle subit quand elle est prise dans un processus de ségrégation, même discriminée donc, n'a pas lieu d'être.

On sait ce qu'il advient d'un être humain qui s'y retrouve : à cours, moyen ou même à long terme, c'est selon, il perd son humanité, elle disparaît. Elle disparaît dans l'in-différence absolue, et cette disparition peut aussi s'identifier à l'oubli, et à la mort ; mais

20. M. Bousseyroux, « À propos de *D'une réforme dans son trou* et d'une antipathie », art. cit.

21. *Ibid.*

finalement ici, peu importe. Le négationnisme me semble relever de cette même logique : soutenir dans le discours ce que l'effet du discours de la science a permis comme disparition, oubli, négation, ou forclusion de l'humanité d'un être humain ou de plusieurs.

Une remarque de plus sur la place de la mort : la fonction du camp de concentration en fait une variable secondaire. Ceux que l'espace d'un camp concentrent peuvent vivre ou mourir, c'est purement contingent, indépendant de la fonction. C'est ce que, par exemple, Primo Levi précise à propos du goulag soviétique. « [...], même dans les années les plus sombres du stalinisme la mort des internés n'y était pas un but déclaré : c'était un accident assez fréquent, accepté avec une indifférence brutale, mais qui n'était pas expressément voulu ²² ». S'il est bien quelque chose qui concerne notre réalité de lien social aujourd'hui, c'est cette indifférence brutale.

Cette remarque concernant la mort permet de faire une place particulière aux camps nazis. Qu'ils aient été de concentration ou d'extermination, on le sait bien, la mort était programmée à l'entrée du camp. Et comme le disait Germaine Tillon, « l'ultime sabotage, c'était survivre ²³ ». Rester vivant, s'opposer à la mort... très nombreux n'ont pu être ces saboteurs-là. Mais ceux qui l'ont été disent, par ce qu'on peut appeler leur *témoigne-acte*, qu'ils l'ont été, et le sont encore, pour tous. Ce que le négationnisme tente aussi d'effacer.

J'en arrive à des éléments de définitions possibles concernant le camp de concentration comme fonction : il apparaît dès lors qu'un groupe humain isole réellement un autre groupe humain, provoquant par cet isolement la disparition de son humanité (son histoire, ses traditions, sa langue, son organisation sociale propre, etc.), rendant de ce fait son devenir absolument indifférent. Qu'ils meurent, se reproduisent ou se mangent entre eux est égal.

Mais aussi bien : quand un groupe humain s'isole de son propre mouvement – s'entoure de barbelés finalement – en fondant cet isolement sur le rejet de l'humanité de l'autre, de sa différence, il me semble pouvoir soutenir que cela produit pour cet autre, à l'extérieur des barbelés, la fonction du camp de concentration telle que définie par Lacan.

22. P. Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987, p. 202.

23. G. Tillon, *Une opérette à Ravensbrück*, Paris, Points, 2005, p. 18.

Dans tous les cas cette fonction s'accompagne de la disparition du politique pour celles et ceux qu'elle concerne, isolant chacun de l'autre au sein même du groupe ; lequel se défait, rendant très difficile, voire impossible, toute possibilité d'organisation collective, autant de points qui peuvent sans doute s'articuler à ce que Colette Soler appelle « l'agrégat de la masse capitaliste ²⁴ » ; ce terme d'agrégat venant là pour nommer la façon dont tiennent ensemble des êtres humains coupés du lien social.

S'il fallait donner une vue de la généralisation de la fonction camp de concentration aujourd'hui, je fais l'hypothèse que la partition de l'humanité en deux pôles, Nord et Sud, nous indique pour de très nombreuses réalités les lignes de frontière, les points de bascule entre les deux côtés des barbelés, qu'ils soient réels ou symboliques, législatif par exemple. Mais il nous faut aussi tenir compte, dans ce découpage Nord-Sud, de la topologie particulière qu'Agamben indique concernant le pouvoir souverain ²⁵ qui s'exerce dans le camp, topologie qui fait se confondre localement des réalités pourtant opposées, comme le sont les deux faces d'une bande de Möbius.

Je conclus pour souligner qu'aussi totalitaires soient les effets du discours de la science, leur succès ne peut être certain, ni total, laissant le sujet aux prises avec la question de sa responsabilité, de son désir et de sa jouissance, de son rapport à l'inconscient, tous effets de langage et non pas de discours. L'effet de discours ne saurait déterminer en tout le destin du sujet. Il n'est qu'à relire Imre Kertész et son texte *Être sans destin* pour s'en convaincre un peu plus. C'est aussi là que le désir du psychanalyste peut, dans le transfert, venir soutenir une limite faite au discours de la science, et par son acte saboter encore ses noires intentions.

24. C. Soler, *L'hystérique, sa langue, ses dialectes et ses liens*, cours 2002-2003, p. 107.

25. G. Agamben, *Homo sacer, Le Pouvoir souverain et la vie nue*, op. cit., p. 46.

Bulletin d'abonnement

conjoint Mensuel et Agenda, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du Mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel
sont archivés sur le site de l'EPFCL-France
www.champlacanianfrance.net

